

Qui, s'abritant d'un chêne aux branches éternelles,
Attend pour repartir qu'il ait séché ses ailes !

Jeune homme au cœur royal, soyez toujours ainsi.
La porte qui fait dire au pauvre : C'est ici !
La main toujours tendue au bord de cet abîme
Où tombe le malheur, d'où remonte le crime !
La clef sainte, qu'on trouve au besoin sans flambeau,
Qui rouvre l'espérance et ferme le tombeau !

Soyez l'abri, le toit, le port, l'appui, l'asile !
Faites au prisonnier qu'on frappe et qu'on exile,
A cette jeune fille, hélas, vaincue enfin,
Que marchandent dans l'ombre et le froid et la faim,
Au vieillard qui des jours vide la lie amère,
Aux enfants grelottants qui n'ont ni pain ni mère,
Faites aux malheureux, sans cesse, nuit et jour,
Verser sur vos deux mains bien des larmes d'amour !
Car Dieu fait quelquefois sous ces saintes rosées
Regermer des fleurons aux couronnes rasées.

Comme la nue altièrè, en son sublime essor,
Se laisse dérober son fluide trésor
Par ces flèches de fer au ciel toujours dressées,
Heureux le prince, empli de pieuses pensées,
Qui sent, du haut des cieus sombres et flamboyants,
Tout son or s'en aller aux mains des suppliants !

Décembre 1834.

XII

A CANARIS

D'où vient que ma pensée encor revole à toi,
Grec illustre à qui nul ne songe, excepté moi ?
D'où vient que me voilà, seul et dans la nuit noire,
Grave et triste, essayant de redorer ta gloire ?
Tandis que là, dehors, cent rhéteurs furieux
Grimpent sur des tréteaux pour attirer les yeux,
D'où vient que c'est vers toi que mon esprit retourne,
Vers toi sur qui l'oubli s'enracine et séjourne ?
C'est que tu fus tranquille et grand sous les lauriers.
Nous autres qui chantons, nous aimons les guerriers,
Comme sans doute aussi vous aimez les poètes.
Car ce que nous chantons vient de ce que vous faites !
Car le héros est fort et le poète est saint !
Les poètes profonds qu'aucun souffle n'éteint
Sont pareils au volcan de la Sicile blonde
Que tes regards sans doute ont vu fumer sur l'onde ;
Comme le haut Etna, flamboyant et fécond,
Ils ont la lave au cœur et l'épi sur le front !

Et puis, ce fut toujours un instinct de mon âme ;
Quand ce chaos mêlé de fumée et de flamme,
Quand ce grand tourbillon, par Dieu même conduit,
Qui nous emporte tous au jour ou dans la nuit,
A passé sur le front des héros et des sages,
Comme après la tempête on court sur les rivages,
Moi je vais ramasser ceux qu'il jette dehors,
Ceux qui sont oubliés comme ceux qui sont morts !

Va, ne regrette rien. Ta part est la meilleure.
Vieillir dans ce Paris qui querelle et qui pleure
Et qui chante ébloui par mille visions
Comme une courtisane aux folles passions ;
Rouler sur cet amas de têtes sans idées
Pleines chaque matin et chaque soir vidées ;
Croître, fruit ignoré, dans ces rameaux touffus ;
Être admiré deux jours par tous ces yeux confus ;
Écouter dans ce gouffre où tout ruisseau s'écoule
Le bruit que fait un nom en tombant sur la foule ;
Si des mœurs du passé quelque reste est debout,
Se répandre à torrents, comme une onde qui bout,
Sur cette forteresse autrefois glorieuse
Par la brèche qu'y fait la presse furieuse ;
Contempler jour et nuit ces flots et leur rumeur,
Et s'y mêler soi-même, inutile rameur ;
Voir de près, haletants sous la main qui les pique,
Les ministres traîner la machine publique,
Charrue embarrassée en des sillons bourbeux
Dont nous sommes le soc et dont ils sont les bœufs ;
Tirer sur le théâtre, en de funèbres drames,
Du choc des passions l'étincelle des âmes,
Et comme avec la main tordre et presser les cœurs
Pour en faire sortir goutte à goutte les pleurs ;
Emplir de son fracas la tribune aux harangues,
Babel où de nouveau se confondent les langues ;
Harceler les pouvoirs ; jeter sur ce qu'ils font
L'écume d'un discours au flot sombre et profond ;
Être un gond de la porte, une clef de la voûte ;
Si l'on est grand et fort, chaque jour dans sa route
Écraser des serpents tout gonflés de venins ;
Être arbuste dans l'herbe et géant chez les nains ;
Tout cela ne vaut pas, ô noble enfant de l'onde,
Le bonheur de flotter sur cette mer féconde
Qui vit partir Argo, qui vit naître Colomb,

D'y jeter par endroits la sonde aux pieds de plomb,
 Et de voir, à travers la vapeur du cigare,
 Décroître à l'horizon Mantinée ou Mégare !

Que si tu nous voyais, ô fils de l'Archipel,
 Quand la presse a battu l'unanime rappel,
 Créneler à la hâte un droit qu'on veut détruire,
 Ou, foule dévouée à qui veut nous conduire,
 Contre un pouvoir pygmée agitant son beffroi,
 Nous ruer pêle-mêle à l'assaut d'une loi,
 Sur ces combats d'enfants, sur ces frêles trophées,
 Oh ! que tu jetterais le dédain par bouffées,
 Toi qui brises tes fers rien qu'en les secouant,
 Toi dont le bras, la nuit, envoie en se jouant,
 Avec leurs icoglans, leurs noirs, leurs femmes nues,
 Les capitans-pachas s'éveiller dans les nues !

Va, que te fait l'oubli de ceux dont tu rirais
 Si tu voyais leurs mains et leurs âmes de près ?
 Que t'importe ces cœurs faits de cire ou de pierre,
 Ces mémoires en qui tout est cendre et poussière,
 Ce traitant qui, du peuple infructueux fardeau,
 N'est bon qu'à s'emplir d'or comme l'éponge d'eau,
 Ce marchand accoudé sur son comptoir avide,
 Et ce jeune énervé, face imbécile et vide,
 Eunuque par le cœur, qui n'admire à Paris
 Que les femmes de race et les chevaux de prix ?
 Que t'importe l'oubli de l'Europe, où tout roule,
 L'homme et l'évènement, sous les pieds de la foule ?

De Paris qui s'éveille et s'endort tour à tour,
Et fait un mauvais rêve en attendant le jour ?
De Londres où l'hôpital ne vaut pas l'hippodrome ?
De Rome qui n'est plus que l'écaille de Rome ?
Et de ceux qui sont rois ou tribuns, et de ceux
Qui tiennent ton Hellé sous leur joug paresseux,
Vandales vernissés, blonds et pâles barbares,
Qui viennent au pays des rudes palikares,
Tout restaurer, mœurs, peuple et monuments, hélas !
Civiliser la Grèce et gratter Phidias !

Et puis, qui sait — candeur que j'admire et que j'aime ! —
Si tu n'as pas fini par t'oublier toi-même !

Que t'importe ! Tandis que, debout sur le port,
Tu vends à quelque anglais un passage à ton bord ;
Ou que tu fais rouler et ranger sur la grève
Des ballots que longtemps le marchand vit en rêve ;
Ou que ton joyeux rire accueille tes égaux,
Tes amis, les patrons de Corinthe et d'Argos ;
Peut-être en ce moment quelque femme de Grèce,
Dont un bandeau païen serre la noire tresse,
Mère féconde, ou fille avec de vieux parents,
Tourne sur toi ses yeux fixes et transparents,
Se souvient de Psara, de Chio, de Nauplie,
Et de toute la mer de Canaris remplie,
Et, t'admirant de loin comme on admire un roi,
Sans oser te parler, passe en priant pour toi !

18 septembre 1835.

XIII

IL n'avait pas vingt ans. Il avait abusé
De tout ce qui peut être aimé, souillé, brisé.
Il avait tout terni sous ses mains effrontées.
Les blêmes voluptés sur sa trace ameutées
Sortaient, pour l'appeler, de leur repaire impur
Quand son ombre passait à l'angle de leur mur.
Sa sève nuit et jour s'épuisait aux orgies
Comme la cire ardente aux mèches des bougies.
Chassant l'été, l'hiver il posait au hasard
Son coude à l'Opéra sur Gluck ou sur Mozart.
Jamais il ne trempait sa tête dans ces ondes
Qu'Homère et que Shakspeare épanchent si profondes.
Il ne croyait à rien ; jamais il ne rêvait ;
Le bâillement hideux siégeait à son chevet ;
Toujours son ironie, inféconde et morose,
Jappait sur les talons de quelque grande chose ;
Il se faisait de tout le centre et le milieu ;
Il achetait l'amour, il aurait vendu Dieu.
La nature, la mer, le ciel bleu, les étoiles,
Tous ces vents pour qui l'âme a toujours quelques voiles,
N'avaient rien dont son cœur fût dans l'ombre inquiet.
Il n'aimait pas les champs. Sa mère l'ennuyait.
Enfin, ivre, énervé, ne sachant plus que faire,
Sans haine, sans amour, et toujours, ô misère !
Avant la fin du jour blasé du lendemain,
Un soir qu'un pistolet se trouva sous sa main,
Il rejeta son âme au ciel, voûte fatale,
Comme le fond du verre au plafond de la salle !

Jeune homme, tu fus lâche, imbécile et méchant.

Nous ne te plaindrons pas. Lorsque le soc tranchant
A passé, donne-t-on une larme à l'ivraie ?
Mais ce que nous plaindrons d'une douleur bien vraie,
C'est celle sur laquelle un tel fils est tombé,
C'est ta mère, humble femme au dos lent et courbé,
Qui sent fléchir sans toi son front que l'âge plombe,
Et qui fit le berceau de qui lui fait sa tombe !

Nous ne te plaindrons pas, mais ce que nous plaindrons,
Ce qui nous est encor sacré sous les affronts,
C'est cette triste enfant qui jadis pure et tendre
Chantait à sa mansarde où ton or l'alla prendre,
Qui s'y laissa tenter comme au soleil levant,
Croyant la faim derrière et le bonheur devant ;
Qui voit son âme, hélas, qu'on mutile et qu'on foule,
Éparse maintenant sous les pieds de la foule ;
Qui pleure son parfum par tout souffle enlevé ;
Pauvre vase de fleurs tombé sur le pavé !

Non, ce que nous plaindrons, ce n'est pas toi, vaine ombre,
Chiffre qu'on n'a jamais compté dans aucun nombre,
C'est ton nom jadis pur, maintenant avili,
C'est ton père expiré, ton père enseveli,
Vénérable soldat de notre armée ancienne,
Que ta tombe en s'ouvrant réveille dans la sienne !
Ce sont tes serviteurs, tes parents, tes amis,
Tous ceux qui t'entouraient, tous ceux qui s'étaient mis
Follement à ton ombre, et dont la destinée
Par malheur dans la tienne était enracinée ;
C'est tout ce qu'ont flétri tes caprices ingrats ;
C'est ton chien qui t'aimait et que tu n'aimais pas !

Pour toi, triste orgueilleux, riche au cœur infertile,
Qui vivais impuissant et qui meurs inutile,

Toi qui tranchas tes jours pour faire un peu de bruit,
 Sans même être aperçu, retourne dans la nuit !
 C'est bien. Sors du festin sans qu'un flambeau s'efface !
 Tombe au torrent, sans même en troubler la surface !
 Ce siècle a son idée, elle marche à grand pas,
 Et toujours à son but ! Ton sépulcre n'est pas
 De ceux qui la feront trébucher dans sa route.
 Ta porte en se fermant ne vaut pas qu'on l'écoute.
 Va donc ! Qu'as-tu trouvé, ton caprice accompli ?
 Voluptueux, la tombe, et vaniteux, l'oubli !

Avril 1831.

Certe, une telle mort, ignorée ou connue,
 N'importe pas au siècle, et rien n'en diminue ;
 On n'en parle pas même et l'on passe à côté.
 Mais lorsque, grandissant sous le ciel attristé,
 L'aveugle suicide étend son aile sombre,
 Et prend à chaque instant plus d'âmes sous son ombre ;
 Quand il éteint partout, hors des desseins de Dieu,
 Des fronts pleins de lumière et des cœurs pleins de feu ;
 Quand Robert, qui voilait, peintre au pinceau de flamme,
 Sous un regard serein l'orage de son âme,
 Rejette le calice avant la fin du jour
 Dès qu'il en a vidé ce qu'il contient d'amour ;
 Quand Castlereagh, ce taon qui piqua Bonaparte,
 Cet anglais mélangé de Carthage et de Sparte,
 Se plonge au cœur l'acier et meurt désabusé,
 Assouvi de pouvoir, de ruses épuisé ;
 Quand Rabbe de poison inonde ses blessures ;
 Comme un cerf poursuivi d'aboyantes morsures,
 Lorsque Gros haletant se jette, faible et vieux,

Au fleuve, pour tromper sa meute d'envieux ;
 Quand de la mère au fils et du père à la fille
 Partout ce vent de mort ébranche la famille ;
 Lorsqu'on voit le vieillard se hâter au tombeau
 Après avoir longtemps trouvé le soleil beau,
 Et l'épouse quittant le foyer domestique,
 Et l'écolier lisant dans quelque livre antique,
 Et tous ces beaux enfants, hélas ! trop tôt mûris,
 Qui ne connaissaient pas les hommes, qu'à Paris
 Souvent un songe d'or jusques au ciel enlève,
 Et qui se sont tués quand du haut de leur rêve
 De gloire, de vertu, d'amour, de liberté,
 Ils sont tombés le front sur la société !
 Alors le croyant prie et le penseur médite !
 Hélas ! l'humanité va peut-être trop vite.
 Où tend ce siècle ? où court le troupeau des esprits ?
 Rien n'est encor trouvé, rien n'est encor compris,
 Car beaucoup ici-bas sentent que l'espoir tombe,
 Et se brisent la tête à l'angle de la tombe
 Comme vous briseriez le soir sur le pavé
 Un œuf où rien ne germe et qu'on n'a pas couvé !
 Mal d'un siècle en travail où tout se décompose !
 Quel en est le remède et quelle en est la cause ?
 Serait-ce que la foi derrière la raison
 Décroît comme un soleil qui baisse à l'horizon ?
 Que Dieu n'est plus compté dans ce que l'homme fonde ?
 Et qu'enfin il se fait une nuit trop profonde
 Dans ces recoins du cœur, du monde inaperçus,
 Que peut seule éclairer votre lampe, ô Jésus !
 Est-il temps, matelots mouillés par la tempête,
 De rebâtir l'autel et de courber la tête ?
 Devons-nous regretter ces jours anciens et forts
 Où les vivants croyaient ce qu'avaient cru les morts,
 Jours de piété grave et de force féconde,
 Lorsque la Bible ouverte éblouissait le monde !

Amas sombre et mouvant de méditations !
Problèmes périlleux ! obscures questions
Qui font que, par moments s'arrêtant immobile,
Le poète pensif erre encor dans la ville
A l'heure où sur ses pas on ne rencontre plus
Que le passant tardif aux yeux irrésolus
Et la ronde de nuit, comme un rêve apparue,
Qui va tâtant dans l'ombre à tous les coins de rue !

4 septembre 1835.

XIV

OH ! n'insultez jamais une femme qui tombe !
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe !
Qui sait combien de jours sa faim a combattu !
Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,
Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
S'y cramponner longtemps de leurs mains épuisées !
Comme au bout d'une branche on voit étinceler
Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
Qu'on secoue avec l'arbre et qui tremble et qui lutte,
Perle avant de tomber et fange après sa chute !

La faute en est à nous. A toi, riche ! à ton or !
Cette fange d'ailleurs contient l'eau pure encor.
Pour que la goutte d'eau sorte de la poussière,
Et redevienne perle en sa splendeur première,
Il suffit, c'est ainsi que tout remonte au jour,
D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour !

6 septembre 1835.

XV

CONSEIL

RIEN encor n'a germé de vos rameaux flottants
Sur notre jeune terre où, depuis quarante ans,
Tant d'âmes se sont échouées,
Doctrines aux fruits d'or, espoir des nations,
Que la hâtive main des révolutions
Sur nos têtes a secouées !

Nous attendons toujours ! Seigneur, prenez pitié
Des peuples qui, toujours satisfaits à moitié,
Vont d'espérance en espérance ;
Et montrez-nous enfin l'homme de votre choix
Parmi tous ces tribuns et parmi tous ces rois
Que vous essayez à la France !

Qui peut se croire fort, puissant et souverain ?
Qui peut dire en scellant des barrières d'airain :
Jamais vous ne serez franchies !
Dans ce siècle de bruit, de gloire et de revers,
Où les roseaux penchés au bord des étangs verts
Durent plus que les monarchies !

Rois ! la bure est souvent jalouse du velours.
Le peuple a froid l'hiver, le peuple a faim toujours.
Rendez-lui son sort plus facile.
Le peuple souvent porte un bien rude collier.
Ouvrez l'école aux fils, aux pères l'atelier,
A tous vos bras, auguste asile !

Par la bonté des rois rendez les peuples bons.
 Sous d'étranges malheurs souvent nous nous courbons.
 Songez que Dieu seul est le maître.
 Un bienfait par quelqu'un est toujours ramassé.
 Songez-y, rois minés sur qui pèse un passé
 Gros du même avenir peut-être !

Donnez à tous. Peut-être un jour tous vous rendront !
 Donnez, — on ne sait pas quels épis germeront
 Dans notre siècle autour des trônes ! —
 De la main droite aux bons, de la gauche aux méchants !
 Comme le laboureur sème sa graine aux champs,
 Ensemencez les cœurs d'aumônes !

O rois ! le pain qu'on porte au vieillard desséché,
 La pauvre adolescente enlevée au marché,
 Le bienfait souriant, toujours prêt à toute heure,
 Qui vient, riche et voilé, partout où quelqu'un pleure,
 Le cri reconnaissant d'une mère à genoux,
 L'enfant sauvé qui lève, entre le peuple et vous,
 Ses deux petites mains sincères et joyeuses,
 Sont la meilleure digue aux foules furieuses.

Hélas ! je vous le dis, ne vous endormez pas
 Tandis que l'avenir s'amoncelle là-bas !

Il arrive parfois, dans le siècle où nous sommes,
 Qu'un grand vent tout à coup soulève à flots les hommes ;
 Vent de malheur, formé, comme tous les autans,
 De souffles quelque part comprimés trop longtemps ;
 Vent qui de tout foyer disperse la fumée ;
 Dont s'attise l'idée à cette heure allumée ;

Qui passe sur tout homme, et, torche ou flot amer,
 Le fait étinceler ou le fait écumer ;
 Ébranle toute digue et toute citadelle ;
 Dans la société met à nu d'un coup d'aile
 Des sommets jusqu'alors par des brumes voilés,
 Des gouffres ténébreux ou des coins étoilés ;
 Vent fatal qui confond les meilleurs et les pires,
 Arrache mainte tuile au vieux toit des empires,
 Et prenant dans l'état, en haut, en bas, partout,
 Tout esprit qui dérive et toute âme qui bout,
 Tous ceux dont un zéphyr fait remuer les têtes,
 Tout ce qui devient onde à l'heure des tempêtes,
 Amoncelant dans l'ombre et chassant à la fois
 Ces flots, ces bruits, ce peuple, et ces pas et ces voix,
 Et ces groupes sans forme et ces rumeurs sans nombre,
 Pousse tout cet orage au seuil d'un palais sombre !

Palais sombre en effet, et plongé dans la nuit !
 D'où les illusions s'envolent à grand bruit,
 Quelques-unes en pleurs, d'autres qu'on entend rire !
 C'en est fait. L'heure vient, le voile se déchire,
 Adieu les songes d'or ! On se réveille, on voit
 Un spectre aux mains de chair qui vous touche du doigt.
 C'est la réalité ! qu'on sent là, qui vous pèse.
 On rêvait Charlemagne, on pense à Louis seize !
 Heure grande et terrible où, doutant des canons,
 La royauté, nommant ses amis par leurs noms,
 Recueillant tous les bruits que la tempête apporte,
 Attend, l'œil à la vitre et l'oreille à la porte !
 Où l'on voit dans un coin, ses filles dans ses bras,
 La reine qui pâlit, pauvre étrangère, hélas !
 Où les petits enfants des familles royales
 De quelque vieux soldat pressent les mains loyales,
 Et demandent, avec des sanglots superflus,
 Aux valets, qui déjà ne leur répondent plus,

D'où viennent ces rumeurs, ces terreurs, ce mystère,
Et les ébranlements de cette affreuse terre
Qu'ils sentent remuer comme la mer aux vents,
Et qui ne tremble pas sous les autres enfants !

Hélas ! vous crénez vos mornes Tuileries,
Vous encombrez les ponts de vos artilleries,
Vous gardez chaque rue avec un régiment,
A quoi bon ? à quoi bon ? De moment en moment
La tourbe s'épaissit, grosse et désespérée
Et terrible, et qu'importe, à l'heure où leur marée
Sort et monte en hurlant du fond du gouffre amer,
La mitraille à la foule et la grêle à la mer !

O redoutable époque ! et quels temps que les nôtres !
Où, rien qu'en se serrant les uns contre les autres,
Les hommes dans leurs plis écrasent tours, châteaux,
Donjons que les captifs rayaient de leurs couteaux,
Créneaux, portes d'airain comme un carton ployées,
Et sur leurs boulevards vainement appuyées
Les pâles garnisons, et les canons de fer
Broyés avec le mur comme l'os dans la chair !

Comment se défendra ce roi qu'un peuple assiège ?
Plus léger sur ce flot que sur l'onde un vain liège,
Plus vacillant que l'ombre aux approches du soir,
Écoutant sans entendre et regardant sans voir,
Il est là qui frissonne, impuissant, infertile,
Sa main tremble, et sa tête est un crible inutile,
— Hélas ! hélas ! les rois en ont seuls de pareils ! —
Qui laisse tout passer, hors les mauvais conseils !
Que servent maintenant ces sabres, ces épées,
Ces lignes de soldats par des caissons coupées,
Ces bivouacs, allumés dans les jardins profonds,
Dont la lueur sinistre empourpre ses plafonds,

Ce général choisi, qui déjà, vaine garde,
 Sent peut-être à son front sourdre une autre cocarde,
 Et tous ces cuirassiers, soldats vieux ou nouveaux,
 Qui plantent dans la cour des pieux pour leurs chevaux ?
 Que sert la grille close et la mèche allumée ?
 Il faudrait une tête, et tu n'as qu'une armée !

Que faire de ce peuple à l'immense roulis,
 Mer qui traîne du moins une idée en ses plis,
 Vaste inondation d'hommes, d'enfants, de femmes,
 Flots qui tous ont des yeux, vagues qui sont des âmes ?

Malheur alors ! O Dieu ! faut-il que nous voyions
 Le côté monstrueux des révolutions !
 Qui peut dompter la mer ? Seigneur ! qui peut répondre
 Des ondes de Paris et des vagues de Londres,
 Surtout lorsque la ville, ameutée aux tambours,
 Sent ramper dans ses flots l'hydre de ses faubourgs !
 Dans ce palais fatal où l'empire s'écroule,
 Dont la porte bientôt va ployer sous la foule,
 Où l'on parle tout bas de passages secrets,
 Où le roi sent déjà qu'on le sert de moins près,
 Où la mère en tremblant rit à l'enfant qui pleure,
 O mon Dieu ! que va-t-il se passer tout à l'heure ?
 Comment vont-ils jouer avec ce nid de rois ?
 Pourquoi faut-il qu'aux jours où le pauvre aux abois
 Sent sa haine des grands de ce qu'il souffre accrue,
 Notre faute ou la leur le lâchent dans la rue ?
 Temps de deuil où l'émeute en fureur sort de tout !
 Où le peuple devient difforme tout à coup !

Malheur donc ! c'est fini. Plus de barrière au trône !
 Mais Dieu garde un trésor à qui lui fit l'aumône.
 Si le prince a laissé, dans des temps moins changeants,
 L'empreinte de ses pas à des seuils indigents,

Si des bienfaits cachés il fut parfois complice,
S'il a souvent dit : grâce ! où la loi dit : supplice !
Ne désespérez pas. Le peuple aux mauvais jours
A pu tout oublier, Dieu se souvient toujours !
Souvent un cri du cœur sorti d'une humble bouche
Désarme, impérieux, une foule farouche
Qui tenait une proie en ses poings triomphants.
Les mères aux lions font rendre les enfants !

Oh ! dans cet instant même où le naufrage gronde,
Où l'on sent qu'un boulet ne peut rien contre une onde,
Où, liquide et fangeuse et pleine de courroux,
La populace à l'œil stupide, aux cheveux roux,
Aboyant sur le seuil comme un chien pour qu'on ouvre,
Arrive, éclaboussant les chapiteaux du Louvre,
Océan qui n'a pas d'heure pour son reflux !
Au moment où l'on voit que rien n'arrête plus
Ce flot toujours grossi, que chaque instant apporte,
Qui veut monter, qui hurle et qui mouille la porte,...
C'est un spectacle auguste et que j'ai vu déjà
Souvent, quand mon regard dans l'histoire plongeait,
Qu'une bonne action, cachée en un coin sombre,
Qui sort subitement toute blanche de l'ombre,
Et comme autrefois Dieu qu'elle prend à témoin,
Dit au peuple écumant : Tu n'iras pas plus loin !

XVI

LE grand homme vaincu peut perdre en un instant
Sa gloire, son empire, et son trône éclatant,
Et sa couronne qu'on renie,
Tout, jusqu'à ce prestige à sa grandeur mêlé
Qui faisait voir son front dans un ciel étoilé ;
Il garde toujours son génie !

Ainsi, quand la bataille enveloppe un drapeau,
Tout ce qui n'est qu'azur, écarlate, oripeau,
Frange d'or, tunique de soie,
Tombe sous la mitraille en un moment haché,
Et, lambeau par lambeau, s'en va comme arraché
Par le bec d'un oiseau de proie ;

Et, qu'importe ! à travers les cris, les pas, les voix,
Et la mêlée en feu qui sur tous à la fois
Fait tourner son horrible meule,
Au plus haut de la hampe, orgueil des bataillons,
Où pendait cette pourpre envolée en haillons,
L'aigle de bronze reste seule !

XVII

A ALPHONSE RABBE

MORT LE 31 DÉCEMBRE 1829

HÉLAS ! que fais-tu donc, ô Rabbe, ô mon ami,
Sévère historien dans la tombe endormi !

Je l'ai pensé souvent dans mes heures funèbres,
Seul près de mon flambeau qui rayait les ténèbres,
O noble ami, pareil aux hommes d'autrefois,
Il manque parmi nous ta voix, ta forte voix
Pleine de l'équité qui gonflait ta poitrine,
Il nous manque ta main qui grave et qui burine,
Dans ce siècle où par l'or les sages sont distraits,
Où l'idée est servante auprès des intérêts,
Temps de fruits avortés et de tiges rompues,
D'instincts dénaturés, de raisons corrompues,
Où, dans l'esprit humain tout étant dispersé,
Le présent au hasard flotte sur le passé !

Si parmi nous ta tête était debout encore,
Cette cime où vibrait l'éloquence sonore,
Au milieu de nos flots tu serais calme et grand.
Tu serais comme un pont posé sur ce courant.

Tu serais pour chacun la voix haute et sensée
Qui fait que tout brouillard s'en va de la pensée,
Et que la vérité, qu'en vain nous repoussions,
Sort de l'amas confus des sombres visions !

Tu dirais aux partis qu'ils font trop de poussière
Autour de la raison pour qu'on la voie entière ;

Au peuple, que la loi du travail est sur tous
Et qu'il est assez fort pour n'être pas jaloux ;
Au pouvoir, que jamais le pouvoir ne se venge,
Et que pour le penseur c'est un spectacle étrange
Et triste quand la loi, figure au bras d'airain,
Déesse qui ne doit avoir qu'un front serein,
Sort à de certains jours de l'urne consulaire
L'œil hagard, écumante et folle de colère !

Et ces jeunes esprits, à qui tu souriais,
Et que leur âge livre aux rêves inquiets,
Tu leur dirais : « Amis, nés pour des temps prospères,
Oh ! n'allez pas errer comme ont erré vos pères !
Laissez mûrir vos fronts ! gardez-vous, jeunes gens,
Des systèmes dorés aux plumages changeants
Qui dans les carrefours s'en vont faire la roue !
Et de ce qu'en vos cœurs l'Amérique secoue,
Peuple à peine essayé, nation de hasard,
Sans tige, sans passé, sans histoire et sans art !
Et de cette sagesse impie, envenimée,
Du cerveau de Voltaire éclore tout armée,
Fille de l'ignorance et de l'orgueil, posant
Les lois des anciens jours sur les mœurs d'à présent,
Qui refait un chaos partout où fut un monde,
Qui rudement enfonce, ô démence profonde !
Le casque étroit de Sparte au front du vieux Paris,
Qui dans les temps passés, mal lus et mal compris,
Viole effrontément tout sage pour lui faire
Un monstre qui serait la terreur de son père !
Si bien que les héros antiques tout tremblants
S'en sont voilé la face, et qu'après trois mille ans,
Par ses embrassements réveillé sous la pierre,
Lycurgue qu'elle épouse enfante Robespierre ! »

Tu nous dirais à tous : « Ne vous endormez pas !

• Veillez, et soyez prêts ! car déjà pas à pas
 La main de l'oiseleur dans l'ombre s'est glissée
 Partout où chante un nid couvé par la pensée !
 Car les plus nobles cœurs sont vaincus ou sont las !
 Car la Pologne aux fers ne peut plus même, hélas !
 Mordre le pied du czar appuyé sur sa gorge !
 Car on voit chaque jour s'allonger dans la forge
 La chaîne que les rois, craignant la liberté,
 Font pour cette géante endormie à côté !
 Ne vous endormez pas ! travaillez sans relâche !
 Car les grands ont leur œuvre et les petits leur tâche,
 Chacun a son ouvrage à faire. Chacun met
 Sa pierre à l'édifice encor loin du sommet.
 Qui croit avoir fini pour un roi qu'on dépose
 Se trompe. Un roi qui tombe est toujours peu de chose.
 Il est plus difficile et c'est un plus grand poids
 De relever les mœurs que d'abattre les rois.
 Rien chez vous n'est complet. La ruine ou l'ébauche.
 L'épi n'est pas formé que votre main le fauche !
 Vous êtes encombrés de plans toujours rêvés
 Et jamais accomplis. Hommes, vous ne savez,
 Tant vous connaissez peu ce qui convient aux âmes,
 Que faire des enfants ni que faire des femmes !
 Où donc en êtes-vous ? Vous vous applaudissez
 Pour quelques blocs de lois au hasard entassés !
 Ah ! l'heure du repos pour aucun n'est venue.
 Travaillez ! Vous cherchez une chose inconnue,
 Vous n'avez pas de foi, vous n'avez pas d'amour,
 Rien chez vous n'est encore éclairé du vrai jour !
 Crépuscule et brouillards que vos plus clairs systèmes !
 Dans vos lois, dans vos mœurs, et dans vos esprits mêmes,
 Partout l'aube blanchâtre ou le couchant vermeil !
 Nulle part le midi ! nulle part le soleil ! »

Tu parlerais ainsi dans des livres austères,

Comme parlaient jadis les anciens solitaires,
 Comme parlent tous ceux devant qui l'on se tait,
 Et l'on t'écouterait comme on les écoutait.
 Et l'on viendrait vers toi dans ce siècle plein d'ombre
 Où, chacun se heurtant aux obstacles sans nombre
 Que faute de lumière on tâte avec la main,
 Le conseil manque à l'âme et le guide au chemin !

Hélas ! à chaque instant des souffles de tempêtes
 Amassent plus de brume et d'ombre sur nos têtes.
 De moment en moment l'avenir s'assombrit.
 Dans le calme du cœur, dans la paix de l'esprit,
 Je t'adressais ces vers où mon âme sereine
 N'a laissé sur ta pierre écumer nulle haine,
 A toi qui dors couché dans le tombeau profond,
 A toi qui ne sais plus ce que les hommes font !
 Je t'adressais ces vers pleins de tristes présages.
 Car c'est bien follement que nous nous croyions sages !
 Le combat furieux recommence à gronder
 Entre le droit de croître et le droit d'émonder ;
 La bataille où les lois attaquent les idées
 Se mêle de nouveau sur des mers mal sondées ;
 Chacun se sent troublé comme l'eau sous le vent ;
 Et moi-même, à cette heure, à mon foyer rêvant,
 Voilà, depuis cinq ans qu'on oubliait Procuste,
 Que j'entends aboyer au seuil du drame auguste
 La censure à l'haleine immonde, aux ongles noirs,
 Cette chienne au front bas qui suit tous les pouvoirs,
 Vile, et mâchant toujours dans sa gueule souillée,
 O muse ! quelque pan de ta robe étoilée !

Hélas ! que fais-tu donc, ô Rabbe, ô mon ami,
 Sévère historien dans la tombe endormi !

XVIII

ENVOI DES FEUILLES D'AUTOMNE

A MADAME ***

I

CE livre errant qui va l'aile brisée,
Et que le vent jette à votre croisée
Comme un grêlon à tous les murs cogné,

Hélas ! il sort des tempêtes publiques.
Le froid, la pluie, et mille éclairs obliques
L'ont assailli, le pauvre nouveau-né.

Il est puni d'avoir fui ma demeure.
Après avoir chanté, voici qu'il pleure ;
Voici qu'il boite après avoir plané !

II

En attendant que le vent le remporte,
Ouvrez, Marie, ouvrez-lui votre porte.
Raccommodez ses vers estropiés !

Dans votre alcôve à tous les vents bien close,
Pour un instant souffrez qu'il se repose,
Qu'il se réchauffe au feu de vos trépieds,

Qu'à vos côtés, à votre ombre, il se couche,
Oiseau plumé, qui, frileux et farouche,
Tremble et palpite, abrité sous vos pieds !

18 janvier 1832.

XIX

ANACRÉON, poète aux ondes érotiques
Qui filtre du sommet des sagesse antiques,
Et qu'on trouve à mi-côte alors qu'on y gravit,
Clair, à l'ombre, épandu sur l'herbe qui revit,
Tu me plais, doux poète au flot calme et limpide !
Quand le sentier qui monte aux cimes est rapide,
Bien souvent, fatigués du soleil, nous aimons
Boire au petit ruisseau tamisé par les monts !

21 août 1835.

XX

I

L'AURORE s'allume ;
L'ombre épaisse fuit ;
Le rêve et la brume
Vont où va la nuit ;
Paupières et roses
S'ouvrent demi-closes ;
Du réveil des choses
On entend le bruit.

Tout chante et murmure,
Tout parle à la fois,
Fumée et verdure,
Les nids et les toits ;
Le vent parle aux chênes,
L'eau parle aux fontaines ;
Toutes les haleines
Deviennent des voix !

Tout reprend son âme,
L'enfant son hochet,
Le foyer sa flamme,
Le luth son archet ;
Folie ou démence,
Dans le monde immense,
Chacun recommence
Ce qu'il ébauchait.

Qu'on pense ou qu'on aime,
 Sans cesse agité,
 Vers un but suprême,
 Tout vole emporté ;
 L'esquif cherche un môle,
 L'abeille un vieux saule,
 La boussole un pôle,
 Moi la vérité.

II

Vérité profonde !
 Granit éprouvé
 Qu'au fond de toute onde
 Mon ancre a trouvé !
 De ce monde sombre,
 Où passent dans l'ombre
 Des songes sans nombre,
 Plafond et pavé !

Vérité, beau fleuve
 Que rien ne tarit !
 Source où tout s'abreuve,
 Tige où tout fleurit !
 Lampe que Dieu pose
 Près de toute cause !
 Clarté que la chose
 Envoie à l'esprit !

Arbre à rude écorce,
 Chêne au vaste front,
 Que selon sa force
 L'homme ploie ou rompt,

D'où l'ombre s'épanche,
Où chacun se penche,
L'un sur une branche,
L'autre sur le tronc !

Mont d'où tout ruisselle !
Gouffre où tout s'en va !
Sublime étincelle
Que fait Jéhova !
Rayon qu'on blasphème !
Œil calme et suprême
Qu'au front de Dieu même
L'homme un jour creva !

III

O terre ! ô merveilles
Dont l'éclat joyeux
Emplit nos oreilles,
Éblouit nos yeux !
Bords où meurt la vague,
Bois qu'un souffle élague,
De l'horizon vague
Plis mystérieux !

Azur dont se voile
L'eau du gouffre amer,
Quand, laissant ma voile
Fuir au gré de l'air,
Penché sur la lame,
J'écoute avec l'âme
Cet épithalame
Que chante la mer !

Azur non moins tendre
Du ciel qui sourit
Quand, tâchant d'entendre
Ce que dit l'esprit,
Je cherche, ô nature,
La parole obscure
Que le vent murmure,
Que l'étoile écrit !

Création pure !
Être universel !
Océan, ceinture
De tout sous le ciel !
Astres que fait naître
Le souffle du maître,
Fleurs où Dieu peut-être
Cueille quelque miel !

O champs ! ô feuillages !
Monde fraternel !
Clocher des villages
Humble et solennel !
Mont qui portes l'aire !
Aube fraîche et claire,
Sourire éphémère
De l'astre éternel !

N'êtes-vous qu'un livre,
Sans fin ni milieu,
Où chacun pour vivre
Cherche à lire un peu !
Phrase si profonde
Qu'en vain on la sonde !
L'œil y voit un monde,
L'âme y trouve un Dieu !

Beau livre qu'achèvent
Les cœurs ingénus,
Où les penseurs rêvent
Des sens inconnus,
Où ceux que Dieu charge
D'un front vaste et large
Écrivent en marge :
Nous sommes venus !

Saint livre où la voile
Qui flotte en tous lieux,
Saint livre où l'étoile
Qui rayonne aux yeux,
Ne trace, ô mystère !
Qu'un nom solitaire,
Qu'un nom sur la terre,
Qu'un nom dans les cieux !

Livre salutaire
Où le cœur s'emplit !
Où tout sage austère
Travaille et pâlit !
Dont le sens rebelle
Parfois se révèle !
Pythagore épèle
Et Moïse lit !

Décembre 1834.

XXI

HIER, la nuit d'été, qui nous prêtait ses voiles,
Était digne de toi, tant elle avait d'étoiles !
Tant son calme était frais ! tant son souffle était doux !
Tant elle éteignait bien ses rumeurs apaisées !
Tant elle répandait d'amoureuses rosées
Sur les fleurs et sur nous !

Moi, j'étais devant toi, plein de joie et de flamme,
Car tu me regardais avec toute ton âme !
J'admirais la beauté dont ton front se revêt.
Et sans même qu'un mot révélât ta pensée,
La tendre rêverie en ton cœur commencée
Dans mon cœur s'achevait !

Et je bénissais Dieu, dont la grâce infinie
Sur la nuit et sur toi jeta tant d'harmonie,
Qui, pour me rendre calme et pour me rendre heureux,
Vous fit, la nuit et toi, si belles et si pures,
Si pleines de rayons, de parfums, de murmures,
Si douces toutes deux !

Oh oui, bénissons Dieu dans notre foi profonde !
C'est lui qui fit ton âme et qui créa le monde !
Lui qui charme mon cœur ! lui qui ravit mes yeux !
C'est lui que je retrouve au fond de tout mystère !
C'est lui qui fait briller ton regard sur la terre
Comme l'étoile aux cieux !

C'est Dieu qui mit l'amour au bout de toute chose,
L'amour en qui tout vit, l'amour sur qui tout pose !

C'est Dieu qui fait la nuit plus belle que le jour.
C'est Dieu qui sur ton corps, ma jeune souveraine,
A versé la beauté, comme une coupe pleine,
Et dans mon cœur l'amour !

Laisse-toi donc aimer ! — Oh ! l'amour, c'est la vie.
C'est tout ce qu'on regrette et tout ce qu'on envie
Quand on voit sa jeunesse au couchant décliner.
Sans lui rien n'est complet, sans lui rien ne rayonne.
La beauté c'est le front, l'amour c'est la couronne.
Laisse-toi couronner !

Ce qui remplit une âme, hélas ! tu peux m'en croire,
Ce n'est pas un peu d'or, ni même un peu de gloire,
Poussière que l'orgueil rapporte des combats,
Ni l'ambition folle, occupée aux chimères,
Qui ronge tristement les écorces amères
Des choses d'ici-bas.

Non, il lui faut, vois-tu, l'hymen de deux pensées,
Les soupirs étouffés, les mains longtemps pressées,
Le baiser, parfum pur, enivrante liqueur,
Et tout ce qu'un regard dans un regard peut lire,
Et toutes les chansons de cette douce lyre
Qu'on appelle le cœur.

Il n'est rien sous le ciel qui n'ait sa loi secrète,
Son lieu cher et choisi, son abri, sa retraite,
Où mille instincts profonds nous fixent nuit et jour ;
Le pêcheur a la barque où l'espoir l'accompagne,
Les cygnes ont le lac, les aigles la montagne,
Les âmes ont l'amour.

21 mai 1833.

XXII

NOUVELLE CHANSON

SUR UN VIEIL AIR

S'IL est un charmant gazon
Que le ciel arrose,
Où brille en toute saison
Quelque fleur éclore,
Où l'on cueille à pleine main
Lys, chèvrefeuille et jasmin,
J'en veux faire le chemin
Où ton pied se pose !

S'il est un sein bien aimant
Dont l'honneur dispose,
Dont le ferme dévouement
N'ait rien de morose,
Si toujours ce noble sein
Bat pour un digne dessein,
J'en veux faire le coussin
Où ton front se pose !

S'il est un rêve d'amour
Parfumé de rose,
Où l'on trouve chaque jour
Quelque douce chose,
Un rêve que Dieu bénit,
Où l'âme à l'âme s'unit,
Oh ! j'en veux faire le nid
Où ton cœur se pose !

18 février 1834.

XXIII

AUTRE CHANSON

L'AUBE naît, et ta porte est close !
Ma belle, pourquoi sommeiller ?
A l'heure où s'éveille la rose
Ne vas-tu pas te réveiller ?

O ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi !

Tout frappe à ta porte bénie.
L'aurore dit : Je suis le jour !
L'oiseau dit : Je suis l'harmonie !
Et mon cœur dit : Je suis l'amour !

O ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi !

Je t'adore ange et t'aime femme.
Dieu qui par toi m'a complété
A fait mon amour pour ton âme
Et mon regard pour ta beauté !

O ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi !

XXIV

OH ! pour remplir de moi ta rêveuse pensée,
Tandis que tu m'attends, par la marche lassée,
Sous l'arbre au bord du lac, loin des yeux importuns,
Tandis que sous tes pieds l'odorante vallée,
Toute pleine de brume au soleil envolée,
Fume comme un beau vase où brûlent des parfums ;

Que tout ce que tu vois, les coteaux et les plaines,
Les doux buissons de fleurs aux charmantes haleines,
La vitre au vif éclair,
Le pré vert, le sentier qui se noue aux villages,
Et le ravin profond débordant de feuillages
Comme d'ondes la mer ;

Que le bois, le jardin, la maison, la nuée,
Dont midi ronge au loin l'ombre diminuée ;
Que tous les points confus qu'on voit là-bas trembler ;
Que la branche aux fruits mûrs ; que la feuille séchée ;
Que l'automne, déjà par septembre ébauchée ;
Que tout ce qu'on entend ramper, marcher, voler ;

Que ce réseau d'objets qui t'entoure et te presse,
Et dont l'arbre amoureux qui sur ton front se dresse
Est le premier chaînon ;
Herbe et feuille, onde et terre, ombre, lumière et flamme,
Que tout prenne une voix, que tout devienne une âme,
Et te dise mon nom !

XXV

PUISQUE j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine,
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli,
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli,

Puisqu'il me fut donné de t'entendre me dire
Les mots où se répand le cœur mystérieux,
Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire
Ta bouche sur ma bouche et tes yeux sur mes yeux ;

Puisque j'ai vu briller sur ma tête ravie
Un rayon de ton astre, hélas ! voilé toujours,
Puisque j'ai vu tomber dans l'onde de ma vie
Une feuille de rose arrachée à tes jours,

Je puis maintenant dire aux rapides années :
— Passez ! passez toujours ! je n'ai plus à vieillir !
Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées ;
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir !

Votre aile en le heurtant ne fera rien répandre
Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli.
Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendre !
Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli !

1^{er} janvier 1835. Minuit et demi.

XXVI

A MADEMOISELLE J.

CHANTEZ ! chantez ! jeune inspirée !
La femme qui chante est sacrée
Même aux jaloux, même aux pervers !
La femme qui chante est bénie !
Sa beauté défend son génie.
Les beaux yeux sauvent les beaux vers !

Moi que déchire tant de rage,
J'aime votre aube sans orage ;
Je souris à vos yeux sans pleurs.
Chantez donc vos chansons divines.
A moi la couronne d'épines !
A vous la couronne de fleurs !

Il fut un temps, un temps d'ivresse,
Où l'aurore qui vous caresse
Rayonnait sur mon beau printemps ;
Où l'orgueil, la joie et l'extase,
Comme un vin pur d'un riche vase,
Débordaient de mes dix-sept ans !

Alors, à tous mes pas présente,
Une chimère éblouissante
Fixait sur moi ses yeux dorés ;
Alors, prés verts, ciels bleus, caux vives,
Dans les riantes perspectives
Mes regards flottaient égarés !

Alors je disais aux étoiles :
O mon astre, en vain tu te voiles,
Je sais que tu brilles là-haut !
Alors je disais à la rive :
Vous êtes la gloire, et j'arrive,
Chacun de mes jours est un flot !

Je disais au bois : Forêt sombre,
J'ai comme toi des bruits sans nombre.
A l'aigle : Contemple mon front !
Je disais aux coupes vidées :
Je suis plein d'ardentes idées
Dont les âmes s'enivreront !

Alors, du fond de vingt calices,
Rosée, amour, parfums, délices,
Se répandaient sur mon sommeil ;
J'avais des fleurs plein mes corbeilles ;
Et, comme un vif essaim d'abeilles,
Mes pensers volaient au soleil !

Comme un clair de lune bleuâtre
Et le rouge brasier du pâtre
Se mirent au même ruisseau ;
Comme dans les forêts mouillées
A travers le bruit des feuillées
On entend le bruit d'un oiseau ;

Tandis que tout me disait : J'aime !
Écoutant tout hors de moi-même,
Ivre d'harmonie et d'encens,
J'entendais, ravissant murmure,
Le chant de toute la nature
Dans le tumulte de mes sens !

Et roses par avril fardées,
 Nuits d'été de lune inondées,
 Sentiers couverts de pas humains,
 Tout, l'écueil aux hanches énormes,
 Et les vieux troncs d'arbres difformes
 Qui se penchent sur les chemins,

Me parlaient cette langue austère,
 Langue de l'ombre et du mystère,
 Qui demande à tous : Que sait-on ?
 Qui, par moments presque étouffée,
 Chante des notes pour Orphée,
 Prononce des mots pour Platon !

La terre me disait : Poète !
 Le ciel me répétait : Prophète !
 Marche ! parle ! enseigne ! bénis !
 Penche l'urne des chants sublimes !
 Verse aux vallons noirs comme aux cimes,
 Dans les aires et dans les nids !

Ces temps sont passés. — A cette heure,
 Heureux pour quiconque m'effleure,
 Je suis triste au dedans de moi.
 J'ai sous mon toit un mauvais hôte.
 Je suis la tour splendide et haute
 Qui contient le sombre beffroi.

L'ombre en mon cœur s'est épanchée.
 Sous mes prospérités cachée
 La douleur pleure en ma maison ;
 Un ver ronge ma grappe mûre ;
 Toujours un tonnerre murmure
 Derrière mon vague horizon.

L'espoir mène à des portes closes.
Cette terre est pleine de choses
Dont nous ne voyons qu'un côté.
Le sort de tous nos vœux se joue ;
Et la vie est comme la roue
D'un char dans la poudre emporté !

A mesure que les années,
Plus pâles et moins couronnées,
Passent sur moi du haut du ciel,
Je vois s'envoler mes chimères
Comme des mouches éphémères
Qui n'ont pas su faire de miel !

Vainement j'attise en moi-même
L'amour, ce feu doux et suprême
Qui brûle sur tous les trépieds,
Et toute mon âme enflammée
S'en va dans le ciel en fumée
Ou tombe en cendre sous mes pieds !

Mon étoile a fui sous la nue.
La rose n'est plus revenue
Se poser sur mon rameau noir.
Au fond de la coupe est la lie,
Au fond des rêves la folie,
Au fond de l'aurore le soir !

Toujours quelque bouche flétrie,
Souvent par ma pitié nourrie,
Dans tous mes travaux m'outragea.
Aussi que de tristes pensées,
Aussi que de cordes brisées
Pendent à ma lyre déjà !

Mon avril se meurt feuille à feuille ;
Sur chaque branche que je cueille
Croît l'épine de la douleur.
Toute herbe a pour moi sa couleuvre ;
Et la haine monte à mon œuvre
Comme un bouc au cytise en fleur !

La nature grande et touchante,
La nature qui vous enchante,
Blesse mes regards attristés.
Le jour est dur, l'aube est meilleure.
Hélas ! la voix qui me dit : Pleure !
Est celle qui vous dit : Chantez !

Chantez ! chantez ! belle inspirée !
Saluez cette aube dorée
Qui jadis aussi m'enivra.
Tout n'est pas sourire et lumière.
Quelque jour de votre paupière
Peut-être une larme éclôra !

Alors je vous plaindrai, pauvre âme !
Hélas ! les larmes d'une femme,
Ces larmes où tout est amer,
Ces larmes où tout est sublime,
Viennent d'un plus profond abîme
Que les gouttes d'eau de la mer !

1^{er} mars 1835.

XXVII

LA pauvre fleur disait au papillon céleste :

— Ne fuis pas !

Vois comme nos destins sont différents. Je reste,
Tu t'en vas !

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes
Et loin d'eux,

Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
Fleurs tous deux !

Mais, hélas ! l'air t'emporte et la terre m'enchaîne.
Sort cruel !

Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine
Dans le ciel !

Mais non, tu vas trop loin ! — Parmi des fleurs sans nombre
Vous fuyez,

Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre
A mes pieds.

Tu fuis, puis tu reviens ; puis tu t'en vas encore
Luire ailleurs.

Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore
Toute en pleurs !

Oh ! pour que notre amour coule des jours fidèles,
O mon roi,

Prends comme moi racine, ou donne-moi des ailes
Comme à toi ! —

ENVOI A ***

Roses et papillons, la tombe nous rassemble
Tôt ou tard.
Pourquoi l'attendre, dis ? Veux-tu pas vivre ensemble
Quelque part ?

Quelque part dans les airs, si c'est là que se berce
Ton essor ;
Aux champs, si c'est aux champs que ton calice verse
Son trésor.

Où tu voudras ! qu'importe ! oui, que tu sois haleine
Ou couleur,
Papillon rayonnant, corolle à demi pleine,
Aile ou fleur !

Vivre ensemble, d'abord ! c'est le bien nécessaire
Et réel !
Après on peut choisir au hasard, ou la terre
Ou le ciel !

7 décembre 1834.

XXVIII

AU BORD DE LA MER

VOIS, ce spectacle est beau. — Ce paysage immense
Qui toujours devant nous finit et recommence ;
Ces blés, ces eaux, ces prés, ce bois charmant aux yeux ;
Ce chaume où l'on entend rire un groupe joyeux ;
L'océan qui s'ajoute à la plaine où nous sommes ;
Ce golfe, fait par Dieu, puis refait par les hommes,
Montrant la double main empreinte en ses contours,
Et des amas de rocs sous des monceaux de tours ;
Ces landes, ces forêts, ces crêtes déchirées ;
Ces antres à fleur d'eau qui boivent les marées ;
Cette montagne, au front de nuages couvert,
Qui dans un de ses plis porte un beau vallon vert,
Comme un enfant des fleurs dans un pan de sa robe ;
La ville que la brume à demi nous dérobe,
Avec ses mille toits bourdonnants et pressés ;
Ce bruit de pas sans nombre et de rameaux froissés,
De voix et de chansons qui par moments s'élève ;
Ces lames que la mer amincit sur la grève,
Où les longs cheveux verts des sombres goëmons
Tremblent dans l'eau moirée avec l'ombre des monts ;
Cet oiseau qui voyage et cet oiseau qui joue ;
Ici cette charrue, et là-bas cette proue,
Traçant en même temps chacune leur sillon ;
Ces arbres et ces mâts, jouets de l'aquilon ;
Et là-bas, par delà les collines lointaines,
Ces horizons remplis de formes incertaines ;
Tout ce que nous voyons, brumeux ou transparent,

Flottant dans les clartés, dans les ombres errant,
Fuyant, debout, penché, fourmillant, solitaire,
Vagues, rochers, gazons, — regarde, c'est la terre !

Et là-haut, sur ton front, ces nuages si beaux
Où pend et se déchire une pourpre en lambeaux ;
Cet azur, qui ce soir sera l'ombre infinie ;
Cet espace qu'emplit l'éternelle harmonie ;
Ce merveilleux soleil, ce soleil radieux
Si puissant à changer toute forme à nos yeux
Que parfois, transformant en métaux les bruines,
On ne voit plus dans l'air que splendides ruines,
Entassements confus, amas étincelants
De cuivres et d'airains l'un sur l'autre croulants,
Cuirasses, boucliers, armures dénouées,
Et caparaçons d'or aux croupes des nuées ;
L'éther, cet océan si liquide et si bleu,
Sans rivage et sans fond, sans borne et sans milieu,
Que l'oscillation de toute haleine agite,
Où tout ce qui respire, ou remue, ou gravite,
A sa vague et son flot, à d'autres flots uni,
Où passent à la fois, mêlés dans l'infini,
Air tiède et vents glacés, aubes et crépuscules,
Bises d'hiver, ardeur des chaudes canicules,
Les parfums de la fleur et ceux de l'encensoir,
Les astres scintillant sur la robe du soir,
Et les brumes de gaze, et la douteuse étoile,
Paillette qui se perd dans les plis noirs du voile,
La clameur des soldats qu'enivre le tambour,
Le froissement du nid qui tressaille d'amour,
Les souffles, les échos, les brouillards, les fumées,
Mille choses que l'homme encor n'a pas nommées,
Les flots de la lumière et les ondes du bruit,
Tout ce qu'on voit le jour, tout ce qu'on sent la nuit ;
Eh bien ! nuage, azur, espace, éther, abîmes,

Ce fluide océan, ces régions sublimes
Toutes pleines de feux, de lueurs, de rayons,
Où l'âme emporte l'homme, où tous deux nous fuyons,
Où volent sur nos fronts, selon des lois profondes,
Près de nous les oiseaux et loin de nous les mondes,
Cet ensemble ineffable, immense, universel,
Formidable et charmant, — contemple, c'est le ciel !

Oh oui ! la terre est belle et le ciel est superbe ;
Mais quand ton sein palpite et quand ton œil reluit,
Quand ton pas gracieux court si léger sur l'herbe
Que le bruit d'une lyre est moins doux que son bruit ;

Lorsque ton frais sourire, aurore de ton âme,
Se lève rayonnant sur moi qu'il rajeunit,
Et de ta bouche rose, où naît sa douce flamme,
Monte jusqu'à ton front comme l'aube au zénith ;

Quand, parfois, sans te voir, ta jeune voix m'arrive,
Disant des mots confus qui m'échappent souvent,
Bruit d'une eau qui se perd sous l'ombre de sa rive,
Chanson d'oiseau caché qu'on écoute en rêvant ;

Lorsque ma poésie, insultée et proscrite,
Sur ta tête un moment se repose en chemin ;
Quand ma pensée en deuil sous la tienne s'abrite,
Comme un flambeau de nuit sous une blanche main ;

Quand nous nous asseyons tous deux dans la vallée ;
Quand ton âme, soudain apparue en tes yeux,
Contemple, avec les pleurs d'une sœur exilée,
Quelque vertu sur terre ou quelque étoile aux cieux ;

Quand brille sous tes cils, comme un feu sous les branches,
Ton beau regard, terni par de longues douleurs ;
Quand sous les maux passés tout à coup tu te penches,
Que tu veux me sourire et qu'il te vient des pleurs ;

Quand mon corps et ma vie à ton souffle résonnent,
Comme un tremblant clavier qui vibre à tout moment ;
Quand tes doigts, se posant sur mes doigts qui frissonnent,
Font chanter dans mon cœur un céleste instrument ;

Lorsque je te contemple, ô mon charme suprême ;
Quand ta noble nature, épanouie aux yeux,
Comme l'ardent buisson qui contenait Dieu même,
Ouvre toutes ses fleurs et jette tous ses feux ;

Ce qui sort à la fois de tant de douces choses,
Ce qui de ta beauté s'exhale nuit et jour,
Comme un parfum formé du souffle de cent roses,
C'est bien plus que la terre et le ciel, — c'est l'amour !

7 octobre 1834.

XXIX

PUISQUE nos heures sont remplies
De trouble et de calamités ;
Puisque les choses que tu lies
Se détachent de tous côtés ;

Puisque nos pères et nos mères
Sont allés où nous irons tous,
Puisque des enfants, têtes chères,
Se sont endormis avant nous ;

Puisque la terre où tu t'inclines
Et que tu mouilles de tes pleurs,
A déjà toutes nos racines
Et quelques-unes de nos fleurs ;

Puisqu'à la voix de ceux qu'on aime
Ceux qu'on aima mêlent leurs voix ;
Puisque nos illusions même
Sont pleines d'ombres d'autrefois ;

Puisqu'à l'heure où l'on boit l'extase
On sent la douleur déborder,
Puisque la vie est comme un vase
Qu'on ne peut emplir ni vider ;

Puisqu'à mesure qu'on avance
Dans plus d'ombre on se sent flotter ;
Puisque la menteuse espérance
N'a plus de conte à nous conter ;

Puisque le cadran, quand il sonne,
Ne nous promet rien pour demain,
Puisqu'on ne connaît plus personne
De ceux qui vont dans le chemin,

Mets ton esprit hors de ce monde !
Mets ton rêve ailleurs qu'ici-bas !
Ta perle n'est pas dans notre onde !
Ton sentier n'est point sous nos pas !

Quand la nuit n'est pas étoilée,
Viens te bercer aux flots des mers ;
Comme la mort elle est voilée,
Comme la vie ils sont amers.

L'ombre et l'abîme ont un mystère
Que nul mortel ne pénétra ;
C'est Dieu qui leur dit de se taire
Jusqu'au jour où tout parlera !

D'autres yeux de ces flots sans nombre
Ont vainement cherché le fond ;
D'autres yeux se sont emplis d'ombre
A contempler ce ciel profond.

Toi, demande au monde nocturne
De la paix pour ton cœur désert !
Demande une goutte à cette urne !
Demande un chant à ce concert !

Plane au-dessus des autres femmes,
Et laisse errer tes yeux si beaux
Entre le ciel où sont les âmes
Et la terre où sont les tombeaux !

XXX

ESPOIR EN DIEU

ESPÈRE, enfant ! demain ! et puis demain encore !
Et puis toujours demain ! croyons dans l'avenir.
Espère ! et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir !

Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances.
Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous !

7 octobre 1834.

XXXI

PUISQUE mai tout en fleurs dans les prés nous réclame,
Viens ! ne te lasse pas de mêler à ton âme
La campagne, les bois, les ombrages charmants,
Les larges clairs de lune au bord des flots dormants,
Le sentier qui finit où le chemin commence,
Et l'air et le printemps et l'horizon immense,
L'horizon que ce monde attache humble et joyeux
Comme une lèvre au bas de la robe des cieux !
Viens ! et que le regard des pudiques étoiles
Qui tombe sur la terre à travers tant de voiles,
Que l'arbre pénétré de parfums et de chants,
Que le souffle embrasé de midi dans les champs,
Et l'ombre et le soleil et l'onde et la verdure,
Et le rayonnement de toute la nature
Fassent épanouir, comme une double fleur,
La beauté sur ton front et l'amour dans ton cœur !

21 mai 1835.

XXXII

A LOUIS B.

AMI, le voyageur que vous avez connu,
Et dont tant de douleurs ont mis le cœur à nu,
Monta, comme le soir s'épanchait sur la terre,
Triste et seul, dans la tour lugubre et solitaire ;
Tour sainte où la pensée est mêlée au granit,
Où l'homme met son âme, où l'oiseau fait son nid !

Il gravit la spirale, aux marches presque usées,
Dont le mur s'entr'ouvrait aux bises aiguisées,
Sans regarder les toits amoindris sous ses pieds,
Puis entra sous la voûte aux arceaux étayés
Où la cloche, attendant la prière prochaine,
Dormait, oiseau d'airain, dans sa cage de chêne.

Vaste et puissante cloche au battant monstrueux !
Un câble aux durs replis chargeait son cou noueux.
L'œil qui s'aventurait sous sa coupole sombre
Y voyait s'épaissir de larges cercles d'ombre.
Les reflets sur ses bords se fondaient mollement.
Au fond tout était noir. De moment en moment,
Sous cette voûte obscure où l'air vibrait encore
On sentait remuer comme un lambeau sonore.
On entendait des bruits glisser sur les parois,
Comme si, se parlant d'une confuse voix,
Dans cette ombre, où dormaient leurs légions ailées,
Les notes chuchotaient, à demi réveillées.
Bruits douteux pour l'oreille et de l'âme écoutés !
Car, même en sommeillant, sans souffle et sans clartés,

Toujours le volcan fume et la cloche soupire.
Toujours de cet airain la prière transpire,
Et l'on n'endort pas plus la cloche aux sons pieux
Que l'eau sur l'océan ou le vent dans les cieux !

La cloche ! écho du ciel placé près de la terre !
Voix grondante qui parle à côté du tonnerre,
Faites pour la cité comme lui pour la mer !
Vase plein de rumeur qui se vide dans l'air !

Sur cette cloche, auguste et sévère surface,
Hélas ! chaque passant avait laissé sa trace.
Partout des mots impurs creusés dans le métal
Rompaient l'inscription du baptême natal.
On distinguait encore, au sommet ciselée,
Une couronne à coups de couteau mutilée.
Chacun, sur cet airain par Dieu même animé,
Avait fait son sillon où rien n'avait germé !
Ils avaient semé là, ceux-ci leur vie immonde,
Ceux-là leurs vœux perdus comme une onde dans l'onde,
D'autres l'amour des sens, dans la fange accroupi,
Et tous l'impiété, ce chaume sans épi.
Tout était profané dans la cloche bénie.
La rouille s'y mêlait, autre amère ironie !
Sur le nom du Seigneur l'un avait mis son nom,
Où le prêtre dit oui, l'autre avait écrit non !
Lâche insulte ! affront vil ! vain outrage d'une heure
Que fait tout ce qui passe à tout ce qui demeure !

Alors, tandis que l'air se jouait dans les cieux,
Et que sur les chemins gémissaient les essieux,
Que les champs exhalaiet leurs senteurs embaumées,
Les hommes leurs rumeurs et les toits leurs fumées,
Il sentit, à l'aspect du bronze monument,
Comme un arbre inquiet qui sent confusément

Des ailes se poser sur ses feuilles froissées,
S'abattre sur son front un essaim de pensées.

I

Seule en ta sombre tour, aux faîtes dentelés,
D'où ton souffle descend sur les toits ébranlés,
O cloche suspendue au milieu des nuées
Par ton vaste roulis si souvent remuées,
Tu dors en ce moment dans l'ombre, et rien ne luit
Sous ta voûte profonde où sommeille le bruit.
Oh ! tandis qu'un esprit qui jusqu'à toi s'élançe,
Silencieux aussi, contemple ton silence,
Sens-tu, par cet instinct vague et plein de douceur
Qui révèle toujours une sœur à la sœur,
Qu'à cette heure où s'endort la soirée expirante,
Une âme est près de toi, non moins que toi vibrante,
Qui bien souvent aussi jette un bruit solennel,
Et se plaint dans l'amour comme toi dans le ciel !

II

Oh ! dans mes premiers temps de jeunesse et d'aurore,
Lorsque ma conscience était joyeuse encore,
Sur son vierge métal mon âme avait aussi
Son auguste origine écrite comme ici,
Et sans doute à côté quelque inscription sainte,
Et, n'est-ce pas, ma mère ? une couronne empreinte !
Mais des passants aussi, d'impérieux passants
Qui vont toujours au cœur par le chemin des sens,

Qui, lorsque le hasard jusqu'à nous les apporte,
Montent notre escalier et poussent notre porte,
Qui viennent bien souvent trouver l'homme au saint lieu,
Et qui le font tinter pour d'autres que pour Dieu,
Les passions, hélas ! tourbe un jour accourue,
Pour visiter mon âme ont monté de la rue,
Et de quelque couteau se faisant un burin,
Sans respect pour le verbe écrit sur son airain,
Toutes, mêlant ensemble injure, erreur, blasphème,
L'ont rayée en tous sens comme ton bronze même
Où le nom du Seigneur, ce nom grand et sacré,
N'est pas plus illisible et plus défiguré !

III

Mais qu'importe à la cloche et qu'importe à mon âme !
Qu'à son heure, à son jour, l'esprit saint les réclame,
Les touche l'une et l'autre et leur dise : chantez !
Soudain, par toute voie et de tous les côtés,
De leur sein ébranlé, rempli d'ombres obscures,
A travers leur surface, à travers leurs souillures,
Et la cendre et la rouille, amas injurieux,
Quelque chose de grand s'épandra dans les cieux !

Ce sera l'hosanna de toute créature !
Ta pensée, ô Seigneur ! ta parole, ô nature !
Oui, ce qui sortira, par sanglots, par éclairs,
Comme l'eau du glacier, comme le vent des mers,
Comme le jour à flots des urnes de l'aurore,
Ce qu'on verra jaillir, et puis jaillir encore,
Du clocher toujours droit, du front toujours debout.
Ce sera l'harmonie immense qui dit tout !
Tout ! les soupirs du cœur, les élans de la foule ;
Le cri de ce qui monte et de ce qui s'écroule ;

Le discours de chaque homme à chaque passion ;
L'adieu qu'en s'en allant chante l'illusion ;
L'espoir éteint ; la barque échouée à la grève ;
La femme qui regrette et la vierge qui rêve ;
La vertu qui se fait de ce que le malheur
A de plus douloureux, hélas, et de meilleur ;
L'autel enveloppé d'encens et de fidèles ;
Les mères retenant les enfants auprès d'elles ;
La nuit qui chaque soir fait taire l'univers
Et ne laisse ici-bas la parole qu'aux mers ;
Les couchants flamboyants ; les aubes étoilées ;
Les heures de soleil et de lune mêlées ;
Et les monts et les flots proclamant à la fois
Ce grand nom qu'on retrouve au fond de toute voix ;
Et l'hymne inexplicable qui, parmi des bruits d'ailes,
Va de l'aire de l'aigle au nid des hirondelles ;
Et ce cercle dont l'homme a si tôt fait le tour,
L'innocence, la foi, la prière et l'amour !
Et l'éternel reflet de lumière et de flamme
Que l'âme verse au monde et que Dieu verse à l'âme !

IV

Oh ! c'est alors qu'émus et troublés par ces chants,
Le peuple dans la ville et l'homme dans les champs,
Et le sage attentif aux voix intérieures,
A qui l'éternité fait oublier les heures,
S'inclinent en silence ; et que l'enfant joyeux
Court auprès de sa mère et lui montre les cieux ;
C'est alors que chacun sent un baume qui coule
Sur tous ses maux cachés ; c'est alors que la foule
Et le cœur isolé qui souffre obscurément
Boivent au même vase un même enivrement ;
Et que la vierge, assise au rebord des fontaines,

Suspend sa rêverie à ces rumeurs lointaines ;
 C'est alors que les bons, les faibles, les méchants,
 Tous à la fois, la veuve en larmes, les marchands
 Dont l'échoppe a poussé sous le sacré portique
 Comme un champignon vil au pied d'un chêne antique,
 Et le croyant soumis prosterné sous la tour,
 Écoutent, effrayés et ravis tour à tour,
 Comme on rêve au bruit sourd d'une mer écumante,
 La grande âme d'airain qui là-haut se lamente !

v

Hymne de la nature et de l'humanité !
 Hymne par tout écho sans cesse répété !
 Grave, inouï, joyeux, désespéré, sublime !
 Hymne qui des hauts lieux ruisselle dans l'abîme,
 Et qui des profondeurs du gouffre harmonieux,
 Comme une onde en brouillard, remonte dans les cieux !
 Cantique qu'on entend sur les monts, dans les plaines,
 Passer, chanter, pleurer par toutes les haleines,
 Écumer dans le fleuve et frémir dans les bois,
 A l'heure où nous voyons s'allumer à la fois,
 Au bord du ravin sombre, au fond du ciel bleuâtre,
 L'étoile du berger avec le feu du pâtre !
 Hymne qui le matin s'évapore des eaux
 Et qui le soir s'endort dans le nid des oiseaux !
 Verbe que dit la cloche aux cloches ébranlées,
 Et que l'âme redit aux âmes consolées !
 Psaume immense et sans fin que ne traduiraient pas
 Tous les mots fourmillants des langues d'ici-bas,
 Et qu'exprime en entier dans un seul mot suprême
 Celui qui dit : je prie, et celui qui dit : j'aime !

Et ce psaume éclatant, cet hymne aux chants vainqueurs

Qui tinte dans les airs moins haut que dans les cœurs,
Pour sortir plus à flots de leurs gouffres sonores,
De l'âme et de la cloche ouvrira tous les pores.
Toutes deux le diront d'une ineffable voix,
Pure comme le bruit des sources dans les bois,
Chaste comme un soupir de l'amour qui s'ignore,
Vierge comme le chant que chante chaque aurore.
Alors tout parlera dans les deux instruments
D'amour et d'harmonie et d'extase écumants.
Alors, non seulement ce qui sur leur surface
Reste du verbe saint que chaque jour efface,
Mais tout ce que grava dans leur bronze souillé
Le passant imbécile avec son clou rouillé,
L'ironie et l'affront, les mots qui perdent l'âme,
La couronne tronquée et devenue infâme,
Tout puisant vie et souffle en leurs vibrations,
Tout se transfigurant dans leurs commotions,
Mêlera, sans troubler l'ensemble séraphique,
Un chant plaintif et tendre à leur voix magnifique !
Oui, le blasphème inscrit sur le divin métal
Dans ce concert sacré perdra son cri fatal ;
Chaque mot qui renie et chaque mot qui doute
Dans ce torrent d'amour exprimera sa goutte ;
Et, pour faire éclater l'hymne pur et serein,
Rien ne sera souillure et tout sera l'airain !

VI

Oh ! c'est un beau triomphe à votre loi sublime,
Seigneur, pour vos regards dont le feu nous ranime
C'est un spectacle auguste, ineffable, et bien doux
A l'homme comme à l'ange, à l'ange comme à vous,
Qu'une chose, en passant par l'impie avilie,
Qui, dès que votre esprit la touche, se délie,

Et, sans même songer à son indigne affront,
Chante, l'amour au cœur et le blasphème au front !

Voilà sur quelle pente, en ruisseaux divisée,
S'écoulait flots à flots l'onde de sa pensée,
Grossie à chaque instant par des sanglots du cœur.
La nuit, que la tristesse aime comme une sœur,
Quand il redescendit, avait couvert le monde ;
Il partit ; et la vie, incertaine et profonde,
Emporta vers des jours plus mauvais ou meilleurs,
Vers des évènements amoncelés ailleurs,
Cet homme au flanc blessé, ce front sévère où tremble
Une âme en proie au sort, soumise et tout ensemble
Rebelle au dur battant qui la vient tourmenter,
De verre pour gémir, d'airain pour résister.

Août 1834.

XXXIII

DANS L'ÉGLISE DE ***

I

C'ÉTAIT une humble église, au cintre surbaissé,
L'église où nous entrâmes,
Où depuis trois cents ans avaient déjà passé
Et pleuré bien des âmes.

Elle était triste et calme à la chute du jour,
L'église où nous entrâmes ;
L'autel sans serviteur, comme un cœur sans amour,
Avait éteint ses flammes.

Les antiennes du soir, dont autrefois saint-Paul
Réglait les chants fidèles,
Sur les stalles du chœur d'où s'élança leur vol
Avaient ployé leurs ailes.

L'ardent musicien qui sur tous à pleins bords
Verse la sympathie,
L'homme-esprit n'était plus dans l'orgue, vaste corps
Dont l'âme était partie.

La main n'était plus là, qui, vivante, et jetant
Le bruit par tous les pores,
Tout à l'heure pressait le clavier palpitant,
Plein de notes sonores,

Et les faisait jaillir sous son doigt souverain
 Qui se crispe et s'allonge,
 Et ruisseler le long des grands tubes d'airain
 Comme l'eau d'une éponge.

L'orgue majestueux se taisait gravement
 Dans la nef solitaire ;
 L'orgue, le seul concert, le seul gémississement
 Qui mêle aux cieux la terre !

La seule voix qui puisse, avec le flot dormant
 Et les forêts bénies,
 Murmurer ici-bas quelque commencement
 Des choses infinies !

L'église s'endormait à l'heure où tu t'endors,
 O sereine nature !
 A peine quelque lampe au fond des corridors
 Étoilait l'ombre obscure.

A peine on entendait flotter quelque soupir,
 Quelque basse parole,
 Comme en une forêt qui vient de s'assoupir
 Un dernier oiseau vole ;

Hélas ! et l'on sentait, de moment en moment,
 Sous cette voûte sombre,
 Quelque chose de grand, de saint et de charmant
 S'évanouir dans l'ombre.

Elle était triste et calme à la chute du jour,
 L'église où nous entrâmes ;
 L'autel sans serviteur, comme un cœur sans amour,
 Avait éteint ses flammes.

Votre front se pencha, morne et tremblant alors,
Comme une nef qui sombre,
Tandis qu'on entendait dans la ville au dehors
Passer des voix sans nombre.

II

Et ces voix qui passaient disaient joyeusement :
« Bonheur ! gaîté ! délices !
A nous les coupes d'or pleines d'un vin charmant !
A d'autres les calices !

« Jouissons ! l'heure est courte, et tout fuit promptement ;
L'urne est vite remplie !
Le nœud de l'âme au corps, hélas ! à tout moment
Dans l'ombre se délie !

« Tirons de chaque objet ce qu'il a de meilleur,
La chaleur de la flamme,
Le vin du raisin mûr, le parfum de la fleur,
Et l'amour de la femme !

« Épuisons tout ! Usons du printemps enchanté
Jusqu'au dernier zéphire,
Du jour jusqu'au dernier rayon, de la beauté
Jusqu'au dernier sourire !

« Allons jusqu'à la fin de tout, en bien vivant,
D'ivresses en ivresses.
Une chose qui meurt, mes amis, a souvent
De charmantes caresses !

« Dans le vin que je bois ce que j'aime le mieux
C'est la dernière goutte.
L'enivrante saveur du breuvage joyeux
Souvent s'y cache toute !

« Sur chaque volupté pourquoi nous hâter tous,
Sans plonger dans son onde,
Pour voir si quelque perle, ignorée avant nous,
N'est pas sous l'eau profonde ?

« Que sert de n'effleurer qu'à peine ce qu'on tient,
Quand on a les mains pleines,
Et de vivre essoufflé comme un enfant qui vient
De courir dans les plaines ?

« Jouissons à loisir ! Du loisir tout renaît !
Le bonheur nous convie !
Faisons, comme un tison qu'on heurte au dur chenet,
Étinceler la vie !

« N'imitons pas ce fou que l'ennui tient aux fers,
Qui pleure et qui s'admire.
Toujours les plus beaux fruits d'ici-bas sont offerts
Aux belles dents du rire.

« Les plus tristes d'ailleurs, comme nous qui rions,
Souillent parfois leur âme.
Pour fondre ces grands cœurs il suffit des rayons
De l'or ou de la femme.

« Ils tombent comme nous malgré leur fol orgueil
Et leur vaine amertume ;
Les flots les plus hautains, dès que vient un écueil,
S'écroulent en écume.

« Vivons donc ! et buvons, du soir jusqu'au matin,
Pour l'oubli de nous-même !
Et déployons gaîment la nappe du festin,
Linceul du chagrin blême !

« L'ombre attachée aux pas du beau plaisir vermeil,
C'est la tristesse sombre.
Marchons les yeux toujours tournés vers le soleil,
Nous ne verrons pas l'ombre.

« Qu'importe le malheur, le deuil, le désespoir
Que projettent nos joies,
Et que derrière nous quelque chose de noir
Se traîne sur nos voies !

« Nous ne le savons pas ! — Arrière les douleurs,
Et les regrets moroses !
Faut-il donc, en fanant des couronnes de fleurs,
Avoir pitié des roses ?

« Les vrais biens dans ce monde, — et l'autre est importun ! —
C'est tout ce qui nous fête,
Tout ce qui met un chant, un rayon, un parfum,
Autour de notre tête !

« Ce n'est jamais demain, c'est toujours aujourd'hui !
C'est la joie et le rire !
C'est un sein éclatant, peut-être plein d'ennui,
Qu'on baise et qui soupire !

« C'est l'orgie opulente, enviée au dehors,
Contente, épanouie,
Qui rit, et qui chancelle, et qui boit à pleins bords,
De flambeaux éblouie ! »

III

Et tandis que ces voix, que tout semblait grossir,
 Voix d'une ville entière,
 Disaient : Santé, bonheur, joie, orgueil et plaisir !
 Votre œil disait : Prière !

IV

Elles parlaient tout haut et vous parliez tout bas :
 « Dieu qui m'avez fait naître,
 Vous m'avez réservée ici pour des combats
 Dont je tremble, ô mon maître !

« Ayez pitié ! L'esquif où chancellent mes pas
 Est sans voile et sans rames.
 Comme pour les enfants, pourquoi n'avez-vous pas
 Des anges pour les femmes ?

« Je sais que tous nos jours ne sont rien, Dieu tonnant,
 Devant vos jours sans nombre.
 Vous seul êtes réel, palpable et rayonnant ;
 Tout le reste est de l'ombre.

« Je le sais. Mais cette ombre où nos cœurs sont flottants,
 J'y demande ma route.
 Quelqu'un répondra-t-il ? Je prie, et puis j'attends,
 J'appelle, et puis j'écoute.

« Nul ne vient. Seulement, par instants, sous mes pas,
 Je sens d'affreuses trames.
 Comme pour les enfants, pourquoi n'avez-vous pas
 Des anges pour les femmes ?

« Seigneur ! autour de moi, ni le foyer joyeux,
Ni la famille douce,
Ni l'orgueilleux palais qui touche presque aux cieux,
Ni le nid dans la mousse,

« Ni le fanal pieux qui montre le chemin,
Ni pitié, ni tendresse,
Hélas ! ni l'amitié qui nous serre la main,
Ni l'amour qui la presse,

« Seigneur, autour de moi rien n'est resté debout.
Je pleure et je végète,
Oubliée au milieu des ruines de tout,
Comme ce qu'on rejette !

« Pourtant je n'ai rien fait à ce monde d'airain,
Vous le savez vous-même.
Toutes mes actions passent le front serein
Devant votre œil suprême.

« Jusqu'à ce que le pauvre en ait pris la moitié,
Tout ce que j'ai me pèse.
Personne ne me plaint. Moi, de tous j'ai pitié.
Moi, je souffre et j'apaise !

« Jamais de votre haine ou de votre faveur
Je n'ai dit : Que m'importe !
J'ai toujours au passant que je voyais rêveur
Enseigné votre porte.

« Vous le savez. Pourtant mes pleurs, que vous voyez,
Seigneur, qui les essuie ?
Tout se rompt sous ma main, tout tremble sous mes pieds,
Tout croule où je m'appuie.

« Ma vie est sans bonheur, mon berceau fut sans jeux.
Cette loi, c'est la vôtre !
Tous les rayons de jour de mon ciel orageux
S'en vont l'un après l'autre.

« Je n'ai plus même, hélas ! le flux et le reflux
Des clartés et des ombres.
Mon esprit chaque jour descend de plus en plus
Parmi les rêves sombres.

« On dit que sur les cœurs pleins de trouble et d'effroi
Votre grâce s'épanche.
Soutenez-moi, Seigneur ! Seigneur, soutenez-moi,
Car je sens que tout penche ! »

V

Et moi, je contemplais celle qui priait Dieu
Dans l'enceinte sacrée,
La trouvant grave et douce et digne du saint lieu,
Cette belle éplorée.

Et je lui dis, tâchant de ne pas la troubler,
La pauvre enfant qui pleure,
Si par hasard dans l'ombre elle entendait parler
Quelque autre voix meilleure,

Car, au déclin des ans comme au matin des jours,
Joie, extase ou martyre,
Un autel que rencontre une femme a toujours
Quelque chose à lui dire.

VI

« O madame ! pourquoi ce chagrin qui vous suit ?
Pourquoi pleurer encore,
Vous, femme au cœur charmant, sombre comme la nuit,
Douce comme l'aurore ?

« Qu'importe que la vie, inégale ici-bas
Pour l'homme et pour la femme,
Se dérobe et soit prête à rompre sous vos pas ?
N'avez-vous pas votre âme ?

« Votre âme qui bientôt fuira peut-être ailleurs
Vers les régions pures,
Et vous emportera plus loin que nos douleurs,
Plus loin que nos murmures !

« Soyez comme l'oiseau, posé pour un instant
Sur des rameaux trop frêles,
Qui sent ployer la branche et qui chante pourtant,
Sachant qu'il a des ailes ! »

25 octobre 1834. Aux Roches.

XXXIV

ÉCRIT SUR LA PREMIÈRE PAGE

D'UN PÉTRARQUE

QUAND d'une aube d'amour mon âme se colore,
Quand je sens ma pensée, ô chaste amant de Laure,
Loin du souffle glacé d'un vulgaire moqueur,
Éclore feuille à feuille au plus profond du cœur,
Je prends ton livre saint qu'un feu céleste embrase,
Où si souvent murmure à côté de l'extase
La résignation au sourire fatal,
Ton beau livre, où l'on voit, comme un flot de cristal
Qui sur un sable d'or coule à sa fantaisie,
Tant d'amour ruisseler sur tant de poésie !
Je viens à ta fontaine, ô maître ! et je relis
Tes vers mystérieux par la grâce amollis,
Doux trésor, fleur d'amour qui, dans les bois recluse,
Laisse après cinq cents ans son odeur à Vaucluse !
Et tandis que je lis, rêvant, presque priant,
Celui qui me verrait me verrait souriant,
Car, loin des bruits du monde et des sombres orgies,
Tes pudiques chansons, tes nobles élégies,
Vierges au doux profil, sœurs au regard d'azur,
Passent devant mes yeux, portant sur leur front pur,
Dans les sonnets sculptés, comme dans des amphores,
Ton beau style, étoilé de fraîches métaphores !

14 octobre 1835.

XXXV

LES autres en tous sens laissent aller leur vie,
Leur âme, leur désir, leur instinct, leur envie ;
Tout marche en eux, au gré des choses qui viendront,
L'action sans idée et le pied sans le front ;
Ils suivent au hasard le projet ou le rêve,
Toute porte qui s'ouvre ou tout vent qui s'élève ;
Le présent les absorbe en sa brièveté.
Ils ne seront jamais et n'ont jamais été ;
Ils sont, et voilà tout. Leur esprit flotte et doute.
Ils vont, le voyageur ne tient pas à la route,
Et tout s'efface en eux à mesure, l'ennui
Par la joie, oui par non, hier par aujourd'hui.
Ils vivent jour à jour et pensée à pensée.
Aucune règle au fond de leurs vœux n'est tracée ;
Nul accord ne les tient dans ses proportions.
Quand ils pensent une heure, au gré des passions,
Rien de lointain ne vient de derrière leur vie
Retentir dans l'idée à cette heure suivie ;
Et pour leur cœur terni l'amour est sans douleurs,
Le passé sans racine et l'avenir sans fleurs.

Mais vous qui répandez tant de jour sur mon âme,
Vous qui depuis douze ans, tour à tour ange et femme,
Me soutenant là-haut ou m'aidant ici-bas,
M'avez pris sous votre aile ou calmé dans vos bras ;
Vous qui, mettant toujours le cœur dans la parole,
Rendez visible aux yeux, comme un vivant symbole,
Le calme intérieur par la paix du dehors,
La douceur de l'esprit par la santé du corps,

La bonté par la joie, et, comme les dieux même,
La suprême vertu par la beauté suprême ;
Vous, mon phare, mon but, mon pôle, mon aimant,
Tandis que nous flottons à tout évènement,
Vous savez que toute âme a sa règle auprès d'elle ;
Tout en vous est serein, rayonnant et fidèle,
Vous ne dérangez pas le tout harmonieux,
Et vous êtes ici comme une sphère aux cieux.
Rien ne se heurte en vous ; tout se tient avec grâce ;
Votre âme en souriant à votre esprit s'enlace ;
Votre vie, où les pleurs se mêlent quelquefois,
Secrète comme un nid qui gémit dans les bois,
Comme un flot lent et sourd qui coule sur des mousses,
Est un concert charmant des choses les plus douces ;
Bonté, vertu, beauté, frais sourire, œil de feu,
Toute votre nature est un hymne vers Dieu.
Il semble, en vous voyant si parfaite et si belle,
Qu'une pure musique, égale et solennelle,
De tous vos mouvements se dégage en marchant.
Les autres sont des bruits ; vous, vous êtes un chant !

17 octobre 1834. Aux Roches.

XXXVI

Toi ! sois bénie à jamais !
Ève qu'aucun fruit ne tente !
Qui de la vertu contente
Habites les purs sommets !
Âme sans tache et sans rides,
Baignant tes ailes candides,
A l'ombre et bien loin des yeux,
Dans un flot mystérieux,
Moiré de reflets splendides !

Sais-tu ce qu'en te voyant
L'indigent dit quand tu passes ?
— Voici le front plein de grâces
Qui sourit au suppliant !
Notre infortune la touche.
Elle incline à notre couche
Un visage radieux ;
Et les mots mélodieux
Sortent charmants de sa bouche ! —

Sais-tu, les yeux vers le ciel,
Ce que dit la pauvre veuve ?
— Un ange au fiel qui m'abreuve
Est venu mêler son miel.
Comme à l'herbe la rosée,
Sur ma misère épuisée,
Ses bienfaits sont descendus.
Nos cœurs se sont entendus,
Elle heureuse, et moi brisée !

J'ai senti que rien d'impur
Dans sa gaieté ne se noie,
Et que son front a la joie
Comme le ciel a l'azur.
Son œil de même a su lire
Que le deuil qui me déchire
N'a que de saintes douleurs.
Comme elle a compris mes pleurs,
Moi, j'ai compris son sourire. —

Pour parler des orphelins,
Quand, près du foyer qui tremble,
Dans mes genoux je rassemble
Tes enfants de ton cœur pleins ;
Quand je leur dis l'hiver sombre,
La faim, et les maux sans nombre
Des petits abandonnés,
Et qu'à peine sont-ils nés
Qu'ils s'en vont pieds nus dans l'ombre ;

Tandis que, silencieux,
Le groupe écoute et soupire,
Sais-tu ce que semblent dire
Leurs yeux pareils à tes yeux ?
— Vous qui n'avez rien sur terre,
Venez chez nous ! pour vous plaire
Nous nous empresserons tous ;
Et vous aurez comme nous
Votre part de notre mère ! —

Sais-tu ce que dit mon cœur ?
— Elle est indulgente et douce,
Et sa lèvre ne repousse
Aucune amère liqueur.

Mère pareille à sa fille,
Elle luit dans ma famille
Sur mon front que l'ombre atteint.
Le front se ride et s'éteint,
La couronne toujours brille. —

Au-dessus des passions,
Au-dessus de la colère,
Ton noble esprit ne sait faire
Que de nobles actions.
Quand jusqu'à nous tu te penches,
C'est ainsi que tu t'épanches
Sur nos cœurs que tu soumets.
D'un cygne il ne peut jamais
Tomber que des plumes blanches !

18 octobre 1835.

XXXVII

A MADEMOISELLE LOUISE B.

I

L'ANNÉE en s'enfuyant par l'année est suivie.
Encore une qui meurt ! Encore un pas du temps !
Encore une limite atteinte dans la vie !
Encore un sombre hiver jeté sur nos printemps !

Le temps ! les ans ! les jours ! mots que la foule ignore !
Mots profonds qu'elle croit à d'autres mots pareils !
Quand l'heure tout à coup lève sa voix sonore,
Combien peu de mortels écoutent ses conseils !

L'homme les use, hélas ! ces fugitives heures,
En folle passion, en folle volupté,
Et croit que Dieu n'a pas fait de choses meilleures
Que les chants, les banquets, le rire et la beauté.

Son temps dans les plaisirs s'en va sans qu'il y pense.
Imprudent ! est-il sûr de demain ? d'aujourd'hui ?
En dépensant ses jours sait-il ce qu'il dépense ?
Le nombre en est compté par un autre que lui.

A peine lui vient-il une grave pensée
Quand, au sein du festin qui satisfait ses vœux,
Ivre, il voit tout à coup de sa tête affaissée
Tomber en même temps les fleurs et les cheveux ;

Quand ses projets hâtifs l'un sur l'autre s'écroulent ;
 Quand ses illusions meurent à son côté ;
 Quand il sent le niveau de ses jours qui s'écoulent
 Baisser rapidement comme un torrent d'été.

Alors en chancelant il s'écrie, il réclame,
 Il dit : Ai-je donc bu toute cette liqueur ?
 Plus de vin pour ma soif ! plus d'amour pour mon âme !
 Qui donc vide à la fois et ma coupe et mon cœur ?

Mais rien ne lui répond. — Et triste, et le front blême,
 De ses débiles mains, de son souffle glacé,
 Vainement il remue, en s'y cherchant lui-même,
 Ce tas de cendre éteint qu'on nomme le passé !

II

Ainsi nous allons tous. — Mais vous dont l'âme est forte,
 Vous dont le cœur est grand, vous dites : — Que m'importe
 Si le temps fuit toujours,
 Et si toujours un souffle emporte quand il passe,
 Pêle-mêle à travers la durée et l'espace,
 Les hommes et les jours ! —

Car vous avez le goût de ce qui seul peut vivre ;
 Sur Dante ou sur Mozart, sur la note ou le livre,
 Votre front est courbé ;
 Car vous avez l'amour des choses immortelles ;
 Rien de ce que le temps emporte sur ses ailes
 Des vôtres n'est tombé.

Quelquefois, quand l'esprit vous presse et vous réclame,
 Une musique en feu s'échappe de votre âme,
 Musique aux chants vainqueurs,

Au souffle pur, plus doux que l'aile des zéphires,
Qui palpite, et qui fait vibrer comme des lyres
Les fibres de nos cœurs !

Dans ce siècle où l'éclair reluit sur chaque tête,
Où le monde, jeté de tempête en tempête,
S'écrie avec frayeur,
Vous avez su vous faire, en la nuit qui redouble,
Une sérénité qui traverse sans trouble
L'orage extérieur !

Soyez toujours ainsi ! l'amour d'une famille,
Le centre autour duquel tout gravite et tout brille ;
La sœur qui nous défend ;
Prodigue d'indulgence et de blâme économe ;
Femme au cœur grave et loux ; sérieuse avec l'homme,
Folâtre avec l'enfant !

Car pour garder toujours la beauté de son âme,
Pour se remplir le cœur, riche ou pauvre, homme ou femme,
De pensers bienveillants,
Vous avez ce qu'on peut, après Dieu, sur la terre,
Contempler de plus saint et de plus salutaire,
Un père en cheveux blancs !

31 décembre 1831.

XXXVIII

A MADEMOISELLE LOUISE B.

QUE NOUS AVONS LE DOUTE EN NOUS

De nos jours, — plaignez-nous, vous, douce et noble femme! —
 L'intérieur de l'homme offre un sombre tableau.
 Un serpent est visible en la source de l'eau,
 Et l'incrédulité rampe au fond de notre âme.

Vous qui n'avez jamais de sourire moqueur
 Pour les accablements dont une âme est troublée,
 Vous qui vivez sereine, attentive et voilée,
 Homme par la pensée et femme par le cœur,

Si vous me demandez, vous muse, à moi poète,
 D'où vient qu'un rêve obscur semble agiter mes jours,
 Que mon front est couvert d'ombres, et que toujours,
 Comme un rameau dans l'air, ma vie est inquiète ;

Pourquoi je cherche un sens au murmure des vents ;
 Pourquoi souvent, morose et pensif dès la veille,
 Quand l'horizon blanchit à peine, je m'éveille
 Même avant les oiseaux, même avant les enfants ;

Et pourquoi, quand la brume a déchiré ses voiles,
 Comme dans un palais dont je ferais le tour
 Je vais dans le vallon, contemplant tour à tour
 Et le tapis de fleurs et le plafond d'étoiles ;

Je vous dirai qu'en moi je porte un ennemi,
Le doute, qui m'emmène errer dans le bois sombre,
Spectre myope et sourd, qui, fait de jour et d'ombre,
Montre et cache à la fois toute chose à demi.

Je vous dirai qu'en moi j'interroge à toute heure
Un instinct qui bégaye, en mes sens prisonnier,
Près du besoin de croire un désir de nier,
Et l'esprit qui ricane auprès du cœur qui pleure.

Aussi vous me voyez souvent parlant tout bas,
Et, comme un mendiant à la bouche affamée
Qui rêve assis devant une porte fermée,
On dirait que j'attends quelqu'un qui n'ouvre pas.

Le doute ! mot funèbre et qu'en lettres de flammes
Je vois écrit partout, dans l'aube, dans l'éclair,
Dans l'azur de ce ciel, mystérieux et clair,
Transparent pour les yeux, impénétrable aux âmes !

C'est notre mal à nous, enfants des passions
Dont l'esprit n'atteint pas votre calme sublime ;
A nous dont le berceau, risqué sur un abîme,
Vogua sur le flot noir des révolutions.

Les superstitions, ces hideuses vipères,
Fourmillent sous nos fronts où tout germe est flétri.
Nous portons dans nos cœurs le cadavre pourri
De la religion qui vivait dans nos pères.

Voilà pourquoi je vais, triste et réfléchissant ;
Pourquoi souvent, la nuit, je regarde et j'écoute,

Solitaire, et marchant au hasard sur la route
A l'heure où le passant semble étrange au passant.

Heureux qui peut aimer, et qui dans la nuit noire,
Tout en cherchant la foi, peut rencontrer l'amour !
Il a du moins la lampe en attendant le jour.
Heureux ce cœur ! Aimer, c'est la moitié de croire.

13 octobre 1835.

XXXIX

DATE LILIA

OH ! si vous rencontrez quelque part sous les cieux
Une femme au front pur, au pas grave, aux doux yeux,
Que suivent quatre enfants dont le dernier chancelle,
Les surveillant bien tous, et, s'il passe auprès d'elle
Quelque aveugle indigent que l'âge appesantit,
Mettant une humble aumône aux mains du plus petit ;
Si, quand la diatribe autour d'un nom s'élançe,
Vous voyez une femme écouter en silence,
Et douter, puis vous dire : — Attendons pour juger.
Quel est celui de nous qu'on ne pourrait charger ?
On est prompt à ternir les choses les plus belles.
La louange est sans pieds et le blâme a des ailes. —
Si, lorsqu'un souvenir, ou peut-être un remords,
Ou le hasard vous mène à la cité des morts,
Vous voyez, au détour d'une secrète allée,
Prier sur un tombeau dont la route est foulée,
Seul avec des enfants, un être gracieux
Qui pleure en souriant comme l'on pleure aux cieux ;
Si de ce sein brisé la douleur et l'extase
S'épanchent comme l'eau des fêlures d'un vase ;
Si rien d'humain ne reste à cet ange éploré ;
Si, terni par le deuil, son œil chaste et sacré,
Bien plus levé là-haut que baissé vers la tombe,
Avec tant de regret sur la terre retombe
Qu'on dirait que son cœur n'a pas encor choisi
Entre sa mère au ciel et ses enfants ici ;
Quand, vers Pâque ou Noël, l'église, aux nuits tombantes,
S'emplit de pas confus et de cires flambantes,

Quand la fumée en flots déborde aux encensoirs
Comme la blanche écume aux lèvres des pressoirs,
Quand au milieu des chants d'hommes, d'enfants, de femmes,
Une âme selon Dieu sort de toutes ces âmes,
Si, loin des feux, des voix, des bruits et des splendeurs,
Dans un repli perdu parmi les profondeurs,
Sur quatre jeunes fronts groupés près du mur sombre,
Vous voyez se pencher un regard voilé d'ombre
Où se mêle, plus doux encor que solennel,
Le rayon virginal au rayon maternel ;

Oh ! qui que vous soyez, bénissez-la. C'est elle !
La sœur, visible aux yeux, de mon âme immortelle !
Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours !
Toit de mes jeunes ans qu'espèrent mes vieux jours !
C'est elle ! la vertu sur ma tête penchée ;
La figure d'albâtre en ma maison cachée ;
L'arbre qui, sur la route où je marche à pas lourds,
Verse des fruits souvent et de l'ombre toujours ;
La femme dont ma joie est le bonheur suprême ;
Qui, si nous chancelons, ses enfants ou moi-même,
Sans parole sévère et sans regard moqueur,
Les soutient de la main et me soutient du cœur ;
Celle qui, lorsqu'au mal, pensif, je m'abandonne,
Seule peut me punir et seule me pardonne ;
Qui de mes propres torts me console et m'absout ;
À qui j'ai dit : toujours ! et qui m'a dit : partout !
Elle ! tout dans un mot ! c'est dans ma froide brume
Une fleur de beauté que la bonté parfume !
D'une double nature hymen mystérieux !
La fleur est de la terre et le parfum des cieux !

16 septembre 1834.

FIN



COLLECTION NELSON.

Chefs-d'œuvre de la littérature.

Chaque volume contient de
250 à 550 pages.

Format commode.

Impression en caractères très lisibles
sur papier de luxe.

Illustrations hors texte.

Reliure aussi solide qu'élégante.

Deux volumes par mois.

COLLECTION NELSON

Déjà parus.

BALZAC. — **La Peau de Chagrin; Le Curé de Tours; Le colonel Chabert.** Introduction par Henri Mazel.

GÉNÉRAL C^{te} PHILIPPE DE SÉGUR. — **La Campagne de Russie.** Introduction par le vicomte E.-M. de Vogüé (*de l'Académie française*).

S. FRANÇOIS DE SALES. — **Introduction à la Vie dévote.** Avec une Introduction par Henry Bordeaux.

ALPHONSE DAUDET. — **Lettres de mon Moulin.** Introduction par Charles Sarolea.

V^{te} E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*). — **Les Morts qui parlent.** Introduction par Victor Giraud.

JEAN DE LA BRÈTE. — **Mon Oncle et mon Curé.** (149^e Édition.) Introduction par Mme Félix-Faure-Goyau.

LÉON TOLSTOÏ. — **Anna Karénine.** Introduction par Émile Faguet (*de l'Académie française*). (Deux volumes.)

ARTHUR-LÉVY. — **Napoléon intime.** Introduction par François Coppée.

V^{te} G. D'AVENEL. — **Les Français de mon temps.** (8^e Édition.) Introduction par Charles Sarolea.

— **COLLECTION NELSON** —

MAURICE MAETERLINCK. — **Morceaux choisis.** Introduction par Mme Georgette Leblanc.

HENRY BORDEAUX. — **Les Roquevillard.** Introduction par Firmin Roz.

VICTOR CHERBULIEZ (*de l'Académie française*). — **Le comte Kostia.** Introduction par M. Wilmotte.

ANTHOLOGIE des Poètes lyriques français. Introduction par Charles Sarolea.

PAUL BOURGET (*de l'Académie française*). — **Le Disciple.** Introduction par T. de Wyzewa.

EDMOND ABOUT. — **Les Mariages de Paris.** (89^e Édition.) Introduction par Émile Faguet.

IVAN TOURGUÉNEFF. — **Fumée.**

LOUIS BERTRAND. — **L'Invasion.**

CLAUDE TILLIER. — **Mon Oncle Benjamin.**

SAINT-SIMON : **La Cour de Louis XIV.**

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — **Paul et Virginie.**

CHATEAUBRIAND. — **Mémoires d'Outre-tombe.**

BALZAC. — **Eugénie Grandet.**

Sir WALTER SCOTT. — **Ivanhoe.**

ANDREW LANG. — **La Pucelle de France.**

Traduit par le Dr Louis Boucher et E.-E. Clarke.
Introduction par Mme Félix-Faure-Goyau.

GUSTAVE FLAUBERT. — **Trois Contes.**

ANDRÉ THEURIET. — **La Chanoinesse.**

LA BRUYÈRE. — **Caractères.**

COLLECTION NELSON

F. SARCEY.—Le Siège de Paris.

CHERBULIEZ.—Miss Rovel.

TOURGUÉNEFF.—Une Nichée de Gentils-hommes.

C^{te} ALBERT VANDAL (*de l'Académie française*).
— L'Avènement de Bonaparte. Introduction
par Lord Rosebery. (Deux volumes.)

LÉON TOLSTOÏ : ŒUVRES POSTHUMES.

Le Faux Coupon, etc.

Le Père Serge, etc.

Hadji Mourad, etc.

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO.

Premiers Volumes.

1-4. Les Misérables. Tomes I-IV.

5. Les Contemplations.

6. Napoléon-le-Petit.

7. Ruy Blas, Les Burgraves.

8. Han d'Islande.

9, 10. Le Rhin. Tomes I, II.

11-13. La Légende des Siècles. Tomes I-III.

14. Marie Tudor, La Esmeralda, Angelo.

15. Les Feuilles d'Automne, Les Chants
du Crépuscule.

16, 17. Notre-Dame de Paris.

Mai.

N.B. — Deux volumes paraîtront simultanément le premier mercredi de chaque mois.

COLLECTION NELSON.

LA PEAU DE CHAGRIN; LE CURÉ DE TOURS; LE COLONEL CHABERT. Par Honoré de Balzac. Introduction par Henri Mazel.

IL n'y a pas de bibliothèque française contemporaine qui ne soit tenue d'honneur de se présenter au public sous le patronage de Balzac, comme il n'y a pas de bibliothèque anglaise qui ne soit obligée de se placer sous l'égide de Shakespeare. Une collection de romanciers français sans Balzac, serait comme la tragédie de Hamlet dont on aurait éliminé le personnage de Hamlet. C'est qu'aussi bien Balzac reste, malgré tous ses défauts, le maître souverain, l'ancêtre, le géant, « *le Napoléon de la littérature*, » comme il se dénommait lui-même modestement, le créateur inlassable qui a mis au monde et jeté dans la circulation universelle toute une humanité grouillante et si vivante qu'elle « fait concurrence à l'état civil ».

Le premier volume de Balzac que publie la « Collection Nelson » contient une trilogie de chefs-d'œuvre qui révèlent les aspects multiples de ce génie protéiforme. *La Peau de Chagrin*, c'est le grand roman philosophique dans son ampleur et toute sa puissance. *Le Curé de Tours*, c'est le roman ramassé en un vigoureux raccourci. *Le colonel Chabert*, c'est la petite nouvelle, le camée littéraire où Balzac n'a été égalé que par Maupassant. Jamais autant de richesses n'avaient été condensées en dimensions aussi réduites qu'en ce petit volume qui donne des exemples achevés de chacune des trois formes littéraires qu'a revêtues l'art de Balzac. Aussi cette édition mérite-t-elle de devenir le bréviaire de tous les Balzaciens.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE. Par le général comte Philippe de Ségur. Introduction par le vicomte E.-M. de Vogüé (*de l'Académie française*).

LA destinée de certains livres célèbres est aussi bizarre que celle de certains hommes illustres. *La Campagne de Russie* de Ségur en est un mémorable exemple. La publication de l'ouvrage en 1824 fut une date littéraire. Il eut d'innombrables éditions et fut traduit dans toutes les langues. Cinquante ans plus tard, en 1873, c'est-à-dire à une époque où le nom même de Napoléon était l'objet de l'exécration des Français, le vieillard nonagénaire fit paraître ses *Mémoires* en huit volumes, en y incorpo-

rant l'œuvre de sa jeunesse. Les *Mémoires* passèrent inaperçus au milieu de l'indifférence générale.

Les générations nouvelles qui se passionnent pour tout ce qui touche à Napoléon rendront justice à l'œuvre de Ségur et la remettront à son rang qui doit être le premier. *La Campagne de Russie*, narration par un témoin oculaire, aide de camp de l'Empereur, d'une des catastrophes les plus épouvantables de l'histoire, deviendra un des classiques de la littérature napoléonienne. Tels épisodes, l'incendie de Moscou, le passage de la Bérésina, sont d'une saisissante beauté. Car cet historien est un merveilleux écrivain. Le style a toutes les qualités que comporte le sujet, la vigueur, la concision, le nombre, le mouvement, l'ampleur. Un souffle d'épopée circule à travers les douze livres, il faudrait dire les douze chants qui divisent le récit, et de bons juges ont souscrit au jugement de Saint-René Taillandier dans son livre sur de Ségur : *La Campagne de Russie* est un des rares poèmes épiques de la littérature française.

INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE. Par St François de Sales.

Avec une Introduction par Henry Bordeaux.

L'*Introduction à la Vie dévote* que M. Henry Bordeaux présente aux lecteurs de la « Collection Nelson » est le livre de dévotion à la fois le plus populaire et le plus littéraire de la langue française. Saint François était de son temps un grand convertisseur de huguenots, et sa piété aimable, sa charité ardente, sa méthode persuasive s'inspirant des méthodes indulgentes des jésuites, ont ramené au bercail d'innombrables hérétiques. Le saint ne trouverait plus aujourd'hui de huguenots à convertir, mais le charme de sa personnalité continue d'agir et ses livres, dont on publiait récemment à Annecy une édition monumentale, n'ont jamais eu plus de lecteurs qu'aujourd'hui. C'est qu'après trois siècles, l'*Introduction à la Vie dévote* n'a rien perdu de sa fraîcheur et de sa grâce spirituelle. Comme du bon vieux vin, ce beau livre de piété a gagné avec l'âge en bouquet et en parfum. Comme le dit M. Doumic, « saint François parle la langue française la plus claire et la plus moderne ». C'est à peine si un lecteur avisé apercevra quelques traces d'archaïsmes qui donnent au style poétique et pittoresque une saveur de plus. D'ailleurs, pas n'est besoin d'être dévot pour goûter un saint François ou un Pascal. Même pour des incroyants, l'*Introduction à la Vie dévote* pourra remplir cet office si nécessaire à notre époque tourmentée et fiévreuse d'être le parfait manuel de la vie intérieure que des lettrés placeront dans leur bibliothèque à côté du *Trésor des humbles* de Maeterlinck.

LETTRES DE MON MOULIN. Par Alphonse Daudet. Introduction par Charles Sarolea.

L'ART de conter est un art tout français, et en France nul n'excelle dans cet art comme les Méridionaux, et parmi les Méridionaux nul conteur n'a atteint la maîtrise d'Alphonse Daudet, et parmi les œuvres de Daudet nulle n'est comparable aux *Lettres de mon moulin*. Les *Lettres de mon moulin*, c'est la Provence tout entière, son atmosphère, sa lumière, sa couleur, ses parfums, la Provence d'aujourd'hui et la Provence du bon Roi René et la Provence des Papes, le plus beau royaume que Dieu ait jamais créé, après son royaume du ciel. Les *Lettres de mon moulin*, c'est surtout l'âme provençale, l'esprit de la race, ses qualités et ses défauts, ses souvenirs et ses traditions, son imagination exubérante, sa faconde, sa gaîté pétillante, et tout à la fois, sa mesure, sa sobriété, son eurythmie classique. Ce livre si provençal, si original, si plein de couleur locale, écrit par le compatriote de Tartarin et de Mistral, est devenu le livre de tous les âges et de tous les pays, délice des enfants, régal des vieillards, livre vraiment classique et universel.

LES MORTS QUI PARLENT. Par le V^{te} E.-M. de Vogüé (*de l'Académie française*). Introduction par Victor Giraud.

M. DE VOGÜÉ a eu dans sa vie une aventure ; comme la plupart des grands poètes français du XIX^e siècle, comme Chateaubriand, comme Hugo, comme Lamartine, il a voulu jouer un rôle politique. Grand seigneur rallié, il a accepté la République, mais la République ne l'a pas accepté. Il est entré au Palais-Bourbon plein de bonne volonté, et l'a quitté plein de dégoût. Et parmi les triomphes de sa carrière littéraire, son expérience politique lui a été amère.

Et cependant, par la mystérieuse alchimie du génie, M. de Vogüé, de cette amertume, de ses déboires, de ses déceptions, de ses indignations, a su tirer le chef-d'œuvre : *Les Morts qui parlent*. En une succession de tableaux d'une vie et d'une vigueur admirables, en une collection de portraits d'une vérité et d'un relief saisissants, l'auteur nous fait connaître les coulisses du Palais-Bourbon sous la troisième République. Et, aux intrigues politiques, il a mêlé avec un art très ingénieux une intrigue amoureuse, les amours du chef socialiste juif et de la princesse russe. Et autour des héros du roman se meut toute une plèbe de politiciens qui semblent n'écouter que leurs passions et leurs intérêts, mais qui en réalité ne font qu'obéir à leurs instincts ataviques, à la mystérieuse voix de l'hérédité :

Ce sont les Morts qui parlent. Roman philosophique, roman satirique, le livre a suscité d'ardentes controverses. Nul ne contestera sa haute valeur littéraire : en politique, M. de Vogüé a d'irréconciliables adversaires, dans le domaine de l'art il n'a que des admirateurs.

MON ONCLE ET MON CURÉ. Par Jean de la Brète. Introduction par M^{me} Félix-Faure-Goyau.

LE roman de Jean de la Brète, pseudonyme masculin que trahissent des qualités toutes féminines de finesse et de délicatesse, a été l'un des gros succès littéraires de notre génération ; 160 éditions ont été enlevées en quelques années, phénomène unique peut-être dans les annales de la librairie française.

Ce triomphe est d'autant plus remarquable qu'on ne saurait l'attribuer à aucun mérite adventice, à aucun hasard de fortune. Le livre a fait son chemin tout seul et s'est imposé par ses seules qualités intrinsèques. Le roman ne contient aucune scène « réaliste », aucune aventure « passionnelle », aucun élément sensationnel, aucune ficelle de mélodrame. C'est une histoire d'amour toute simple, toute unie, mais cette histoire est contée avec une telle justesse d'analyse, avec un tel charme de style, avec une naïveté si raffinée et une candeur si subtile qu'elle a d'emblée conquis le public. Elle a gardé sa place — une place sûre et discrète — dans toutes les bibliothèques familiales.

ANNA KARÉNINE. Par Léon Tolstoï. Introduction par Émile Faguet (*de l'Académie française*). (Deux volumes.)

Anna Karénine n'est pas seulement, suivant l'expression de M. Faguet, « le roman du siècle » et la tragédie éternelle de l'amour coupable ; l'œuvre du prophète de Iasnaïa-Poliana marque l'apogée et la perfection d'un genre littéraire au delà de laquelle on n'aperçoit plus rien. Jamais romancier n'avait atteint à ces altitudes, ni Fielding dans *Tom Jones*, ni Balzac dans *le Cousin Pons*, ni Flaubert dans *Madame Bovary*. Tous les critiques depuis de Vogüé jusqu'à Brandès, en parlant d'*Anna Karénine*, ont épuisé la gamme des épithètes laudatives et superlatives. Et tous ces superlatifs se résument en ceci, qu'*Anna Karénine* ce n'est plus de l'art, ce n'est plus la représentation de la vie, c'est la vie même, la vie humaine palpitante et frémissante, et non pas seulement la vie extérieure, mais la vie intérieure, la vie mystérieuse de l'âme. Non, pas même

Shakespeare n'a sondé le cœur humain à ces profondeurs, n'a analysé le mécanisme et le jeu délié des passions avec cette science infaillible, et n'a su dégager des passions, de leurs errements, de leurs sophismes, de leurs souffrances, la moralité qu'elles contiennent et suggèrent.

Et n'oublions pas aussi qu'*Anna Karénine* marque l'entrée triomphale de la littérature russe dans notre culture européenne. Nulle œuvre russe ne nous fait mieux sentir et pressentir tout ce que nous apporte de dons nouveaux et inappréciables, tout ce que contient de promesses et d'avenir, cette mystérieuse et fatidique race slave que notre orgueil et notre ignorance se complaisent à reléguer dans ses steppes et dans la barbarie.

NAPOLÉON INTIME. Par Arthur-Lévy. Introduction par François Coppée (*de l'Académie française*).

PARMI les innombrables livres qu'avait suscités, avant M. Lévy, la personnalité de Napoléon, presque tous s'étaient ingéniés à nous faire connaître le conquérant, l'homme d'état, le législateur, ou à nous retracer l'un des innombrables épisodes de cette épopée sans égale dans l'histoire. Aucun écrivain ne s'était efforcé de retrouver l'homme privé derrière l'homme public et à expliquer celui-ci par celui-là, pour la très simple raison que tous se représentaient Napoléon moins comme un homme réel, agissant d'après les lois et les mobiles ordinaires de l'humanité, que comme un « surhomme », un titan, un monstre prodigieux et inexplicable. M. Arthur-Lévy, le premier, s'est attaché à révéler le « Napoléon intime » familial. Et en lisant le livre on est tout surpris de découvrir sous le Napoléon de la légende un Napoléon inconnu, un Napoléon bourgeois, bon fils, époux aimant, frère dévoué, et le modèle de toutes les vertus domestiques. Et surtout M. Lévy réussit à nous démontrer que si Napoléon a triomphé là où tout autre que lui aurait échoué, ce n'est pas parce qu'il a été un être d'exception, un condottiere italien, mais parce qu'il a possédé intégralement et souverainement les qualités purement humaines d'intelligence, de cœur et de volonté, que nous possédons tous à un moindre degré. Là est l'intérêt, l'originalité et la valeur morale du livre de M. Lévy.

LES ROQUEVILLARD. Par Henry Bordeaux. Introduction par Firmin Roz.

Les Roquevillard sont un roman à thèse, un plaidoyer en faveur de la tradition ; ils sont le roman de la solidarité familiale.

C'est l'égoïsme d'une passion aveugle qui fait oublier au fils les affections les plus chères et les devoirs les plus sacrés ; c'est la passion qui l'entraîne au bord de l'abîme et le traîne, quoique juridiquement innocent, devant le tribunal criminel. C'est au contraire l'amour paternel et l'instinct familial qui inspire au père les sacrifices les plus héroïques et lui permet de sauver le patrimoine d'honneur de plusieurs générations de Roquevillard. *Les Roquevillard*, dans l'estimation de très bons juges comme Melchior de Vogüé, sont le chef-d'œuvre de M. Henry Bordeaux. Il est certain qu'on y trouve toutes les qualités qui ont assuré le triomphe de *La Peur de vivre* et *Les Yeux qui s'ouvrent* : l'art de nouer et de dénouer un récit, le sens de la composition, du dialogue, l'observation minutieuse de la vie, et surtout la haute inspiration morale. Ce sont tous ces dons qu'on admire dans *Les Roquevillard* qui ont fait du jeune romancier savoyard l'émule de M. René Bazin.

LES FRANÇAIS DE MON TEMPS. Par le V^{te} G. d'Avenel. Introduction par Charles Sarolea.

LE V^{te} G. d'Avenel s'est proposé de nous donner le portrait des Français de son temps. Nul ne contestera le brillant talent du peintre. On contestera peut-être que le portrait soit ressemblant. On n'accusera certes pas M. d'Avenel d'avoir flatté ou idéalisé l'original, et d'avoir péché par excès d'indulgence pour ses contemporains. Né chrétien et Français, M. d'Avenel ne se trouve nullement, comme La Bruyère, contraint dans sa satire. Au contraire, il s'y complaît et s'y délecte, et il a tant d'esprit qu'il communique à ses lecteurs le plaisir qu'il éprouve. Sa verve mordante s'exerce d'ailleurs avec une sereine et malicieuse impartialité aux dépens de ses adversaires politiques et du monde auquel il appartient de naissance. Et comme il a admirablement observé les politiciens parasites et la noblesse de parade, les deux chapitres où il nous décrit leurs mœurs sont frappants de vérité et de relief : ce sont les meilleurs du livre.

Le livre a eu un succès éclatant, qu'il a dû d'abord aux controverses qu'il a suscitées. Et ce succès ne fera que s'accroître à mesure qu'on appréciera davantage les qualités intrinsèques et durables de l'œuvre.

L'œuvre restera parce qu'elle est d'un maître écrivain et d'un moraliste profond et pénétrant. M. d'Avenel s'est évidemment inspiré de La Bruyère et fait souvent songer à son immortel modèle. Et le plus bel éloge que nous puissions faire du livre, c'est qu'il puisse, sans désavantage, soutenir une aussi redoutable comparaison.

MORCEAUX CHOISIS. Par Maurice Maeterlinck. Avec une Introduction par M^{me} Georgette Leblanc.

IL n'est pas aujourd'hui en France un écrivain dont l'influence soit plus subtile, plus profonde et plus universelle que celle de Maurice Maeterlinck. Dramaturge, il a communiqué au drame contemporain un « frisson nouveau », il a créé une conception nouvelle de l'art tragique. Moraliste, il a apporté à notre génération inquiète et troublée de nouvelles raisons de croire et d'espérer, il a traduit en une langue admirable la poésie de la science et formulé les affirmations de la conscience moderne.

On peut dire que Maeterlinck est pour la littérature du xxe siècle ce que Rousseau a été pour celle du xviii^e. Belge comme Jean-Jacques était Suisse, il représente la synthèse harmonieuse du génie germanique et du génie latin. Une fois de plus l'âme germanique n'a pu donner une expression définitive à ses aspirations les plus hautes, à ses divinations les plus intimes, *qu'en empruntant une forme française, qu'en se cristallisant dans un moule français.* Et il se trouve ainsi que l'œuvre de ce flamand, de ce germain a contribué plus efficacement, plus glorieusement qu'aucune autre à la diffusion, au rayonnement de la langue française.

L'Anthologie que Madame Georgette Leblanc présente aujourd'hui aux lecteurs de la « Collection Nelson » donne la quintessence de la pensée et de l'art de Maeterlinck, et personne n'était comme elle qualifiée pour s'acquitter de cette tâche délicate. L'on trouvera dans ce recueil non pas des *extraits*, des *morceaux choisis*, mais des études et des méditations qui toutes forment un ensemble et qui permettent de reconstituer la pensée intégrale de l'écrivain. Pour les disciples de Maeterlinck nourris de son œuvre, comme pour ceux qui ont encore besoin d'initiation, notre Anthologie, la première qu'on ait tentée, sera le livre indispensable, véritable trésor de sagesse et de poésie.

LE COMTE KOSTIA. Par Victor Cherbuliez (*de l'Académie française*). Introduction par M. Wilmotte.

ON oublie trop à l'étranger et même en France que les frontières littéraires de la France sont plus vastes que ses frontières politiques, que, même de nos jours, le Canada français a produit un Fréchette, que la Belgique française a produit un Rodenbach et un Maeterlinck, que la Suisse française a produit un Rod et un Cherbuliez.

L'œuvre de Cherbuliez a été, certes, l'un des apports les plus précieux de la Suisse romane à la culture française, et aucun

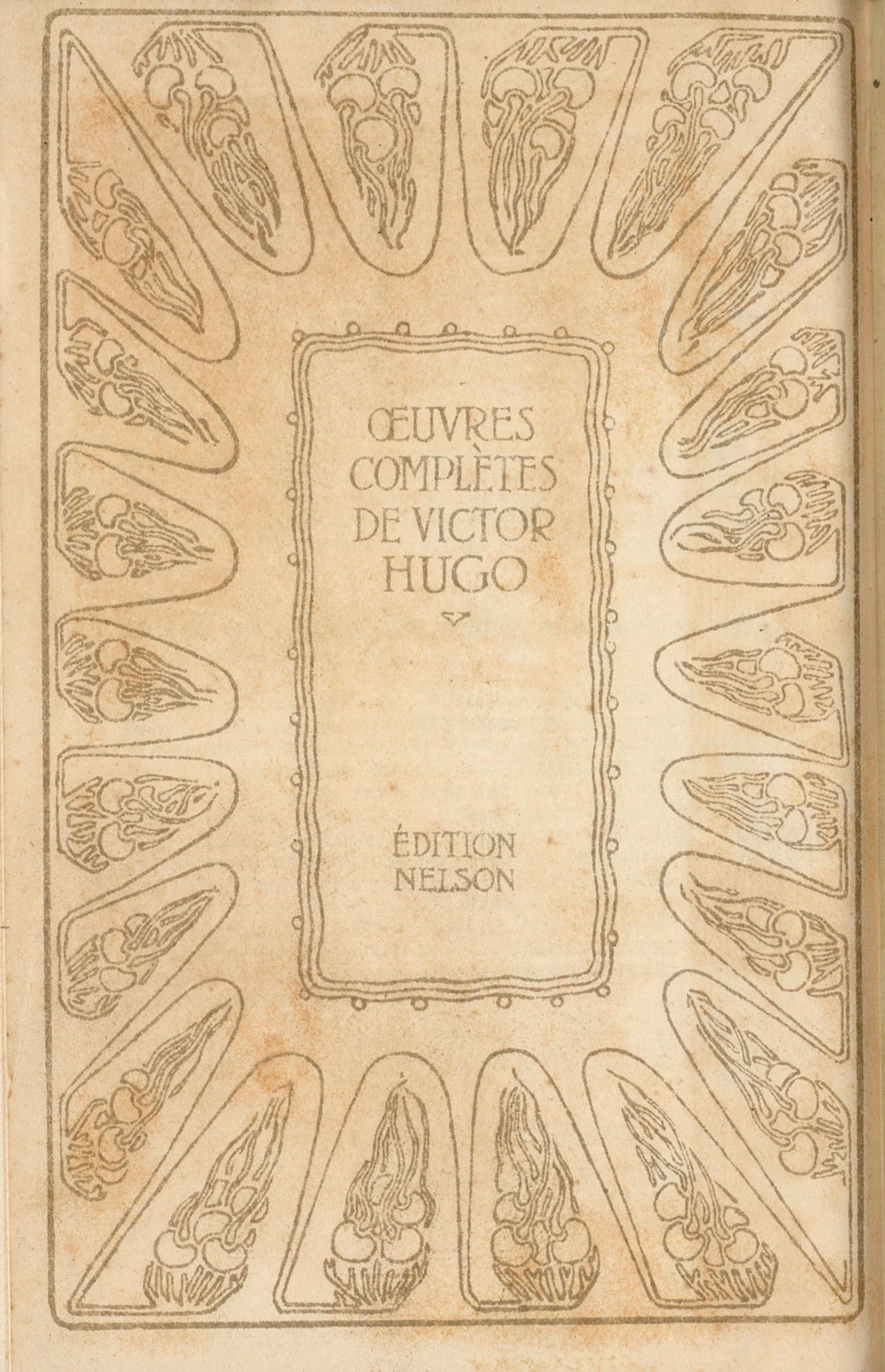
écrivain n'a été plus français que ce Genevois, plus clair, plus vif, plus spirituel, plus prime-sautier, plus universel. Les récits de Cherbuliez et les études de « Valbert » ont pendant trente ans charmé, sans les lasser, les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*. Et à notre époque, rassasiée de romans pessimistes, de romans morbides et de romans psychologiques, c'est une surprise et une joie de relire le roman de Cherbuliez parfaitement honnête et simplement romanesque, qui se contente de conter une histoire d'amour ou de développer une intrigue ou une aventure : surprise d'autant plus joyeuse que ce roman romanesque est écrit par un des esprits les plus prodigieusement intelligents, est rempli d'aperçus pénétrants sur la vie, d'observations et d'analyses délicates.

Le comte Kostia est peut-être le chef-d'œuvre de Cherbuliez. On y trouve toutes ses qualités et tous ses traits caractéristiques : l'art de nouer et de dénouer une intrigue compliquée, et surtout ce don d'humour, de bonne humeur, de badinage mêlé de malice, de bonne santé intellectuelle et morale qui nous reposent de la littérature épicée et artificielle de la nouvelle génération.

PETITE ANTHOLOGIE DES POÈTES FRANÇAIS. Introduction
par Charles Sarolea.

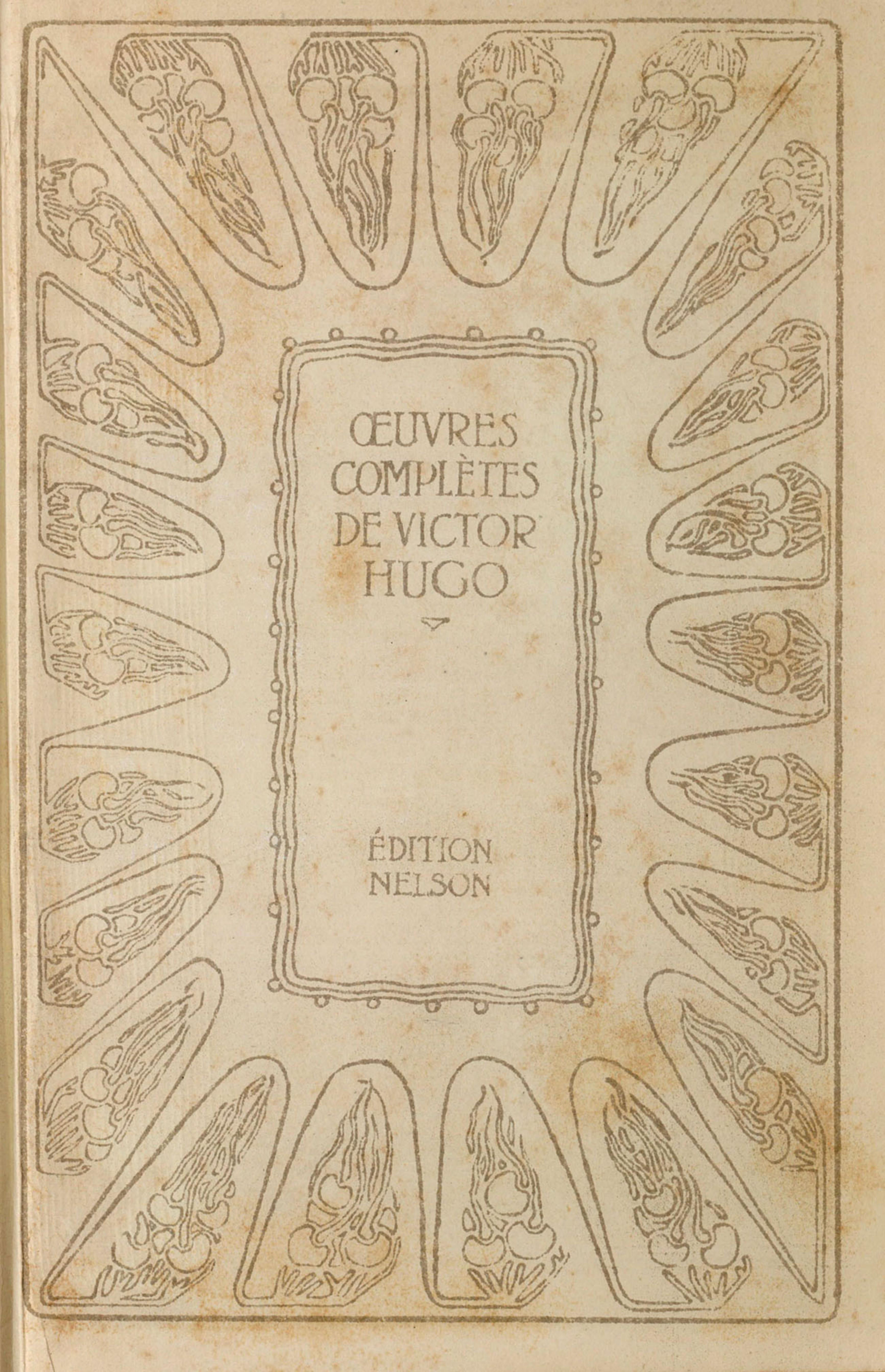
LA *Petite Anthologie des Poètes Lyriques* vient combler une lacune fâcheuse dans la littérature. On avait publié jusqu'ici d'innombrables anthologies pour les écoles, *ad usum Delphini*. On attendait encore une « anthologie de poche » qui ne fût pas inspirée exclusivement par des nécessités pédagogiques et qui s'adressât au grand public à qui l'école n'a pas fait perdre la passion des beaux vers. La *Petite Anthologie* condense en un petit volume et enferme comme dans un écrin les chefs-d'œuvre les plus universellement aimés de la poésie lyrique depuis Villon jusqu'à Musset. Elle sera pour le lecteur français ce que le célèbre recueil de Palgrave, le *Golden Treasury*, est depuis deux générations pour le lecteur anglais. Elle sera la compagne fidèle des promenades champêtres et l'inspiratrice des méditations solitaires.

NELSON, ÉDITEURS,
189, rue Saint-Jacques, Paris.

A decorative border of stylized floral motifs, possibly roses or carnations, arranged in a repeating pattern around the central text. The motifs are rendered in a simple, line-art style.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VICTOR
HUGO

ÉDITION
NELSON



ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VICTOR
HUGO

ÉDITION
NELSON

